

Essai

Numéro 99, été 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19098ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2005). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche*, (99), 37–67.



Christian Saint-Germain
PAXIL® BLUES
ANTIDÉPRESSEURS : LA
SOCIÉTÉ SOUS INFLUENCE
 Boréal, Montréal, 2005,
 160 p. ; 22,50 \$

C'est une critique au vitriol que nous a concoctée Christian Saint-Germain dans *Paxil® Blues*. C'est avec un mélange d'ironie et d'impudence, un ton sentencieux et un excès d'intellectualisme que l'auteur lance son pamphlet. En effet, la dénonciation est si virulente qu'on se dit que les compagnies pharmaceutiques et les médecins, ces braves intermédiaires entre le patient et les apothicaires, bref les prescripteurs, devraient être condamnés au pilori et flagellés pour oser faire montre de leur ignorance avec autant d'impudeur.

Nul doute qu'il existe dans le corps médical, comme en toute chose et en tout domaine, des charlatans et des démagogues. Nul doute que les compagnies pharmaceutiques font parfois fi des principes moraux qui devraient guider leur pratique professionnelle. Mais entre science, humanité et mercantilisme, les grands chamans du système de santé doivent prendre position quand ils sont confrontés aux dysfonctionnements et aux souffrances de leurs patients. Or la pharmacopée moderne fournit un arsenal thérapeutique toujours plus performant pour soulager – et parfois pour guérir ou masquer – les maux de ces traîne-misère que nous sommes presque tous plus ou moins à un moment donné de nos vies.

Christian Saint-Germain fait appel aux métaphores de la guerre et de la religion pour dénoncer le « complot universel » dont, semble-t-il croire, nous sommes tous victimes. De grâce, ouvrez les yeux, peuples de peu de foi !

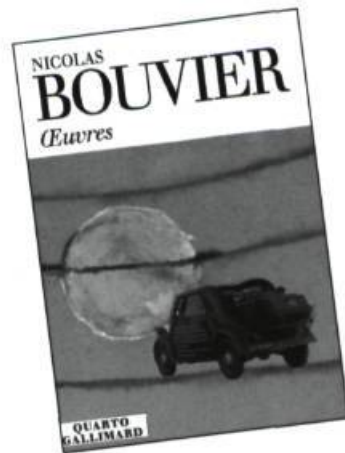
Un livre qui relève de l'opinion. Un parti pris pour « l'ironie dépressive » et la morgue vertueuse. Extrême lucidité ou délire de persécution ? La prise de position de Christian Saint-Germain est certes légitime, mais son peu de confiance en l'humanité confine à la honte et au désespoir. En un mot, ce livre, qui suscite tout de même la réflexion, est déprimant. Vivement un psy ou... un cachet !

Sylvie Trottier

Collectif
LES ÉCRITS
50 ANS D'ÉCRITS LIBRES
 1954-2004
 2004, 339 p. ; 15 \$

Tout périodique qui dure un demi-siècle a le droit de pavoiser. Dans le cas des *Écrits*, prendre acte du seuil franchi ne suffirait pourtant pas. Ses mérites, en effet, ne se limitent pas à la fermeté ni à l'infinie patience ; ils comprennent aussi et surtout la qualité de l'accompagnement, la finesse de la connivence entre une revue et un peuple en marche.

Le plan de ce substantiel numéro des *Écrits* va d'heureuse façon à l'encontre de la chronologie. Le présent parle d'abord. Trente auteurs apportent leurs contributions. On les lit avec plaisir, mais sans étonnement : on les connaît, on les sait capa-



arpenté. L'entrevue avec Naïm Kattan rattache le projet osé par Jean-Louis Gagnon il y a cinquante ans et l'abondante production littéraire d'aujourd'hui. Elle ressuscite les heures où littérature et convictions politiques peinaient à définir leurs relations et leurs fiefs respectifs. On imagine mal aujourd'hui ce que fut ce temps.

L'anthologie établie par l'homme de culture et de goût qu'est André Brochu couronne le collectif en donnant la parole à ceux et celles qui ont alimenté *Les Écrits* pendant cinquante ans. La sélection laisse finement sentir le passage du temps et la réinvention des charnières, ranime les textes marquants, rappelle le coup de griffe typique d'un auteur, évoque la lutte de tel écrivain pour se soustraire à la chape de plomb d'une certaine foi...

L'ensemble est source de fierté. Au moment où les pouvoirs publics font de leur pire pour nier et déprécier la vie intellectuelle, ce bilan des *Écrits* en établit la fécondité.

Laurent Laplante

Nicolas Bouvier
ŒUVRES
 Gallimard, Paris, 2004,
 1428 p. ; 56 \$

Ignoré pendant près de vingt ans par la critique littéraire, l'écrivain suisse Nicolas Bouvier est aujourd'hui l'un des auteurs les plus acclamés par cette même critique et, partant, l'un des plus réédités. La présente édition regroupe en un seul volume l'ensemble de ses œuvres. On y trouve entre autres *L'usage du monde*, d'abord publié en 1963 à compte d'auteur, puis réédité en 1964, 1985 et 2001 ; *Japon*, publié en 1967 et réédité en 1975 puis en 1989 sous le titre *Chronique japonaise* ; *Le poisson-scorpion*,

bles de merveilles. Robert Lalonde puise dans ses mondes métissés, Lise Gauvin raconte son Paris, Monique LaRue compare l'écriture d'hier et celle d'aujourd'hui qui fait disparaître les hésitations. On devrait s'étonner de cette richesse, tant elle est d'acquisition récente.

De ce présent, il devenait possible de mesurer plus explicitement le chemin

édité en 1981, 1982 et 1996 ; *Le dehors et le dedans*, un recueil de poèmes aux nombreuses éditions successives (1982, 1986, 1991, 1997), chacune revue et augmentée de nouveaux poèmes ; *Journal d'Aran et d'autres lieux*, publié en 1990 ; quelques extraits de *L'art populaire en Suisse* qui est paru en 1991 et en 1999 ; *Histoire d'une image*, un livre posthume publié en 2001 ; et enfin, *Route et dérouté*, des entretiens avec Irène Lichtenstein-Fall publiés en 1992.

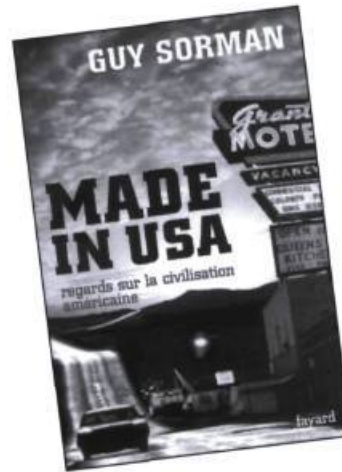
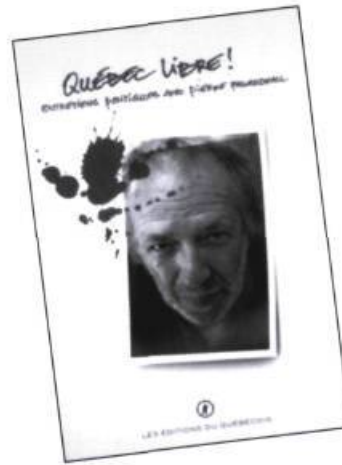
Composée principalement de récits de voyage, l'œuvre de Nicolas Bouvier s'inscrit dans la lignée de celle des grands écrivains voyageurs, comme Victor Segalen et Henri Michaux, qui ont rendu au voyage sa puissance de révélation et échappé à ce que Jean-Marc Mourra appelle « le cancer du tourisme ». Dans les écrits de Bouvier, l'Ailleurs offre avant tout l'occasion d'« apprendre à regarder avec un œil nouveau ». L'important n'est pas tant de « voir une chose qui fait partie des impératifs culturels », mais plutôt les « petits spectacles qui se passent autour de vous et qui ont peut-être tout autant d'intérêt ». « Le monde, précise Bouvier, est constamment polyphonique alors que nous n'en avons, par carence ou paresse, qu'une lecture monodique. » Or, pour avoir accès à « un autre monde que celui qu'on perçoit ordinairement », le voyage doit devenir un « exercice de disparition ». « On ne voyage pas pour se garnir d'exotisme et d'anecdotes comme un sapin de Noël, mais pour que la route vous plume, vous

rinç, vous essore [...]. Sans ce détachement et cette transparence, comment espérer faire voir ce qu'on a vu ? » Une fois dépouillé « des alibis ou des malédictions natales », « de ce moi qui fait obstacle à tout », le voyageur écrivain peut alors accueillir en lui une réalité plus grande, celle du Monde, « parce que, de préciser Bouvier, quand vous n'y êtes plus, les choses viennent ». En somme, à une époque où plusieurs décrètent l'uniformisation totale de la planète, qui semble rendre tout déplacement inutile, les récits de voyage de Nicolas Bouvier nous rappellent que notre connaissance du Monde n'est jamais achevée, qu'elle est presque toujours le fruit d'une médiation culturelle qui peut être remise en question, notamment par le voyage, « car voyager c'est retrouver par déracinement, disponibilités, risques, dénuement, l'accès à ces lieux privilégiés où les choses les plus humbles retrouvent leur existence plénière et souveraine ».

Pierre Rajotte

Pierre-Luc Bégin
QUÉBEC LIBRE !
ENTRETIENS POLITIQUES
AVEC PIERRE FALARDEAU
Éditions du Québécois,
Québec, 2004,
208 p. ; 24,95 \$

Non ! Pierre Falardeau n'est ni un imbécile attardé, ni un fou furieux. C'est un cinéaste et un pragmatique soucieux d'analyser et de rester en contact avec le réel et ses contradictions, la plus patente en notre pays étant la double contrainte du néo-



noyé dans l'océan de conneries que nous servent les médias et nos soi-disant penseurs pansus. Justement, sa pensée à lui, comme le résume Francis Simard dans la postface de *Québec libre !*, « est faite de rage, d'indignation et de colère ». Comme celle de tous les révolutionnaires qui ne maquillent pas leur peur et qui savent que des siècles de mépris engendrent la haine. Il continue de rappeler que le Québec est un pays conquis en 1760, écrasé en 1837-1838 et annexé en 1840.

Pierre Falardeau ne s'enferme pas dans les fleurs du tapis. C'est ce que j'aime de lui. *Le Temps des bouffons*, son magnifique court-métrage, en dit plus que des centaines de pages de recherches universitaires grassement subventionnées par le fédéral. Et surtout, c'est un poème, comme *Speak White* et *Octobre*. *Le Think Big, s'tie !* d'Elvis Gratton fait pour moi écho à ce « tell us that God is a great big shot and that we're paid to trust him », de Michèle Lalonde. On est loin de *La Grande Séduction...* ou de la grande arnaque !

Les choses sont pourtant simples : quand Guy A. Lepage, Yvon Deschamps et Alain Dubuc entonnent le même refrain, qu'un billet dernière catégorie pour enfant au Cirque du Soleil coûte 35 \$, qu'on nous dit que personne dans l'entourage de Guy Cloutier ne savait ce qui fait la manchette aujourd'hui, qu'on veut instituer un tribunal islamique – je n'ose parler des politiciens que nous élisons –, nous sommes bel et bien dans 1984. Falardeau, tu as raison : les intellectuels et les artistes ne font pas leur job au Québec ! Oui, quand je vais au Pharmaprix au coin de chez moi, dans Côte-des-

colonialisme et de l'impérialisme étatsunien. Le projet de Falardeau est l'indépendance du Québec. C'était celui du RIN et de Hubert Aquin, c'est celui de Jacques Parizeau, de Loco Locass, de Léo-Paul Lauzon et d'au moins deux millions de Québécois, devenus autistiques malgré la victoire de 1980. C'est également le mien. Voilà qui est tout de même plus sain que de rester

Neiges, j'ai le droit d'être servi en français sans être traité de raciste, même si presque tous les employés sont immigrants. Y'a pas mal de boulot, Pierre ! La lutte ne fait que commencer !

Michel Peterson

**Mourad Djebabla-Brun
SE SOUVENIR DE
LA GRANDE GUERRE
LA MÉMOIRE PLURIELLE
DE 14-18 AU QUÉBEC
VLB, Montréal, 2004,
184 p. ; 21,95 \$**

Parmi les axes actuels de recherche en histoire québécoise, il y a l'histoire du Canada français (ou du Québec) face aux guerres. Comme la conjoncture s'y prête, le public peut maintenant accéder à quelques travaux sur la question. Après la thèse de Béatrice Richard sur *La mémoire de Dieppe, Radioscopie d'un mythe*, parue en 2002, la collection « Études québécoises » de VLB nous livre maintenant le mémoire de Mourad Djebabla-Brun.

L'étude a pour objet le souvenir de la Première Guerre mondiale entretenu par les générations successives de Canadiens français et de Québécois de 1919 à 1998. De l'analyse de divers « vecteurs de mémoire » – ouvrages littéraires, manuels scolaires, monuments aux morts et cérémonies commémoratives du 11 novembre –, se dégagent trois étapes dans l'évolution des perceptions de la Grande Guerre au Québec.

Dans un premier temps, de 1919 à 1931, « nos » héroïques soldats des tranchées servent au gouvernement central, notamment, pour cimenter une identité canadienne neuve dont le Statut de Westminster constitue l'aboutissement. Le Canada

français, lui, hésite. Célébrer la victoire des *nôtres*, guerriers entre autres du Royal 22^e Régiment, n'est-ce pas souscrire à l'unité nationale et oublier l'amère défaite des anti-conscriptionnistes du front domestique ?

La pression est forte, d'autant plus que, dans un second temps, de 1931 à 1960, de nouveaux conflits (Deuxième Guerre mondiale, Guerre de Corée) mobilisent l'héritage militaire en ce sens.

Cette mémoire officielle ne suffit pourtant pas à faire taire une contre-mémoire canadienne-française. À partir de 1960, la Révolution tranquille marque, dans un troisième temps, le retour du refoulé et le renversement du discours jusque-là dominant. À mesure qu'émerge le souvenir d'antihéros québécois, par exemple les victimes civiles des émeutes de

Québec, lors de la Semaine Sainte de 1918, celui des héros combattants s'estompe, voire s'efface presque complètement.

Dans les dernières années, enfin, les mémoires semblent s'équilibrer. Signe de maturité d'une société désireuse de fonder l'avenir sur l'intégralité de son passé ? Peut-être. Le cas échéant, cette histoire que nous raconte Mourad Djebabla-Brun arrive à point nommé.

Marie Michaud

**Guy Sorman
MADE IN USA
REGARDS SUR LA
CIVILISATION AMÉRICAINE
Fayard, Paris, 2004,
310 p. ; 34,95 \$**

Depuis le 11 septembre 2001 particulièrement, il est de bon ton, notamment au

Québec, de fustiger les États-Unis et leur politique extérieure jugée agressive et d'accuser nos voisins du Sud de traits de caractère grossiers, allant de la conscience étroite au simplisme d'esprit.

Hormis certains experts, combien d'entre nous passent outre ces images faussées et peuvent se vanter de connaître vraiment ce vaste pays de l'intérieur, hors des plages de la Virginie ou de la Floride ? Fort à-propos, le philosophe et essayiste français Guy Sorman nous convie, avec ouverture et générosité, à un voyage à l'intérieur de l'espace américain. Et ce, dans des lieux peu fréquentés par la plupart d'entre nous, des territoires non seulement géographiques, mais idéologiques, visités par l'entremise de différents meneurs : églises, universités, ONG, etc., chacun avec sa vision du devenir de cette société à l'influence planétaire, mais tous portés par l'indestructible credo américain de la « poursuite du bonheur ».

Il en ressort un portrait complexe et varié, et combien riche de la société américaine actuelle, de ses tentations religieuses croissantes, de ses criantes contradictions d'où émergent souvent les valeurs universelles de demain. « Ces Américains qui paraissent si semblables, vus de l'extérieur, vus de près sont engagés dans un conflit idéologique permanent attisé par les extrêmes. » Conflit sur les valeurs, où le rôle de Dieu, du mariage, de la famille, bref les idées, et non l'économie, monopolisent les débats pour le contrôle de la société. Une nation farouchement démocratique, réunie autour de sa Constitution, protectrice des droits, et du capitalisme, comme régulateur économique. Un capitalisme sans cesse en mouvement, car fondé sur la « destruction

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Luc-Normand Tellier

REDÉCOUVRIR
L'HISTOIRE MONDIALE

SA DYNAMIQUE ÉCONOMIQUE,
SES VILLES ET SA GÉOGRAPHIE



592 pages, 40 dollars





créatrice », particularité typiquement américaine où c'est « l'instabilité de l'emploi qui conduit à une sécurité globale ».

De ce portrait qui se lit d'un trait, la dernière phrase sonne juste, notamment en référence aux anti-américanistes : « À notre époque, le philo-américanisme n'exige pas d'aimer les États-Unis : ne pas les haïr suffit ».

Yvan Cliche

Nancy Huston
ÂMES ET CORPS
TEXTES CHOISIS 1981-2003
Leméac, Montréal/Actes
Sud, Arles, 2004,
249 p. ; 26,95 \$

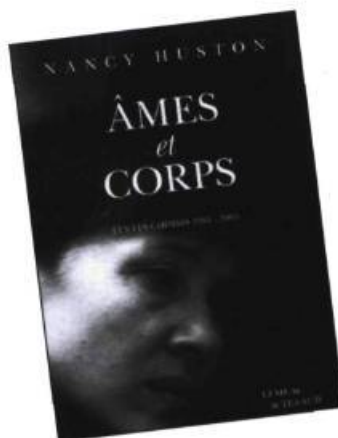
Le titre choisi pour réunir la quinzaine de textes qui composent cet essai, d'abord publiés entre 1981 et 2003, illustre remarquablement bien le fil conducteur qui en tisse la logique. Que le point de départ soit intellectuel (réflexion sur un auteur, retour sur son propre parcours de critique littéraire) ou corporel (réflexion sur la beauté ou la maternité), ces deux aspects de l'être, voire de l'identité, ne sont jamais complètement séparés chez la romancière, qui aborde dans *Âmes et corps* des thèmes comme la beauté, la maternité, la littérature, le féminisme et la guerre. S'éclairant les uns les autres, ces thèmes livrent ici sur le monde un regard éminemment féminin.

L'organisation des textes en chapitres (« Soi pluriel », « Lire et relire », « Âmes et corps », « La maman, la putain... et le guerrier ») obéit d'ailleurs à une logique thématique et non chrono-

logique. De l'individuel au collectif, de l'expérience personnelle à l'engagement social, en passant par le rôle de l'intellectuel, les textes de Nancy Huston font une large place à la littérature comme point de départ de la réflexion. Cette réflexion porte d'abord sur les composantes multiples de sa propre personnalité, construite sur des déplacements, des déracinements successifs qui lui donnent une perspective unique des choses. On sent l'expression d'une pensée maîtrisée, forte de la conscience de ce qui assure sa propre différence, qui sait s'affirmer dans la nuance, c'est-à-dire en restant ouverte à d'autres points de vue.

À cet égard, ce qui frappe dans la teneur générale des propos, c'est l'honnêteté qui s'en dégage. Par exemple, lorsqu'elle parle de ses origines ou de la perception qu'elle a de sa propre beauté, on ne sent ni complaisance ni fausse modestie. Dans les textes qui portent plus explicitement sur la littérature, elle évite le piège de la théorie désincarnée sans avoir uniquement recours à la vie de l'auteur pour tout expliquer. Ainsi, elle compare Sartre et Tolstoï, en puisant abondamment dans leur vie personnelle (en particulier leurs rapports aux femmes) pour expliquer comment, bien qu'ils soient pratiquement opposés, chacun représente l'idéologie d'une époque et d'un pays à un certain moment de l'histoire.

On le constate, l'intellectuel n'est donc jamais désincarné, l'anecdotique est toujours significatif. Surtout, le lecteur est constamment



ramené à « l'essentiel, à savoir la vie changeante, fluctuante, pleine de secrets et d'impalpable et de contradictions et de mystère ». C'est sans doute la signature de quelqu'un qui ne cesse pas de savoir raconter quand elle partage sa réflexion.

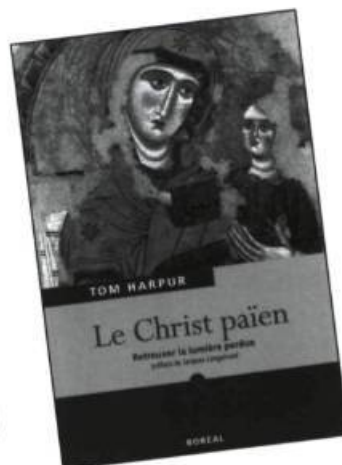
Hélène Gaudreau

Robert Melançon
QU'EST-CE QU'UN
CLASSIQUE QUÉBÉCOIS ?
Fides/Presses de
l'Université de Montréal,
Montréal, 2004,
58 p. ; 9,95 \$

Dans l'opuscule *Qu'est-ce qu'un classique québécois ?*, version revue d'une conférence prononcée en mai 2004, le poète, chercheur et essayiste Robert Melançon montre – citations à l'appui – que la notion de classique est relative et flottante. Par exemple, si pour Aulu-Gelle les classiques sont par définition anciens, pour Goethe, tout ce qui est excellent devient automatiquement classique. Or, ces propositions sont imparfaites. Une définition exhaustive doit prendre en compte le critère temporel, comme le rappelle Robert Melançon, « le concept de classique exige une distance que seul le passage du temps peut assurer ». Selon lui, Sainte-Beuve

proposerait la définition la plus riche et la plus ouverte : « L'idée de *classique* implique en soi quelque chose qui a suite et consistance, qui fait ensemble et tradition, qui se compose, se transmet et qui dure ».

De l'avis de Robert Melançon, plusieurs pièges guettent les chercheurs tentés par des catégorisations trop rapides. Selon lui, il est nécessaire de situer les classiques québécois par rapport aux classiques français, par exemple, non pas pour instaurer une échelle de valeur, mais plutôt parce qu'il « n'y a de classiques véritables que dans une perspective d'universalité ». Aussi, à la suite d'Italo Calvino, Robert Melançon rappelle que la notion de lecture est déterminante : les classiques sont des livres qu'on lit et, par le fait même, « ne s'adressent pas aux seuls spécialistes mais au premier venu ». Pour assurer une transmission adéquate du patrimoine littéraire québécois, les éditeurs devraient donc publier des éditions savantes s'adressant à tous les lecteurs, incluant ceux qui lisent par curiosité ou pour se divertir. L'élaboration des appareils critiques aurait avantage à être dictée par la retenue et la modestie, selon l'auteur, qui demeure convaincu de la nécessité des classiques : non



pas pour susciter la fierté ou le patriotisme, mais parce que les textes fondateurs permettent au lecteur de se mettre à l'épreuve... et de grandir.

Véronique Pepin

**Sous la dir.
de Fernand Ouellet
QUELLE FORMATION
POUR L'ÉDUCATION
À LA CITOYENNETÉ ?
Presses de l'Université
Laval, Québec, 2004,
246 p. ; 28 \$**

Sont regroupés dans cet ouvrage des textes sur l'éducation à la citoyenneté de treize chercheurs universitaires. Les facultés des Sciences de l'Éducation du Québec s'interrogent en effet sur la façon de préparer les maîtres qui ont à répondre aux exigences des nouveaux programmes du primaire et du secondaire qui, dans la foulée de la réforme de l'enseignement, incluent désormais cet aspect de la formation. La première partie est consacrée à l'analyse critique des devis du ministère de l'Éducation qui accompagnent le programme d'éducation à la citoyenneté incorporé aux cours d'histoire et de géographie, pour le primaire, et au cours d'histoire pour ce qui est du secondaire. À l'unanimité, les

auteurs des quatre chapitres soulignent l'ambiguïté qui traverse ces devis quant à l'explication du concept même de *citoyenneté* : aucune définition claire n'en est donnée. Or, aux dires des auteurs, si tous semblent s'entendre quant à la pertinence et à la nécessité de cette éducation, force est de reconnaître qu'il en existe diverses conceptions, qu'ils exposent ici.

En deuxième partie, deux chercheurs brésiliens, précédés de Fernand Ouellet, proposent des pistes pour concrétiser dans la salle de classe le principe d'égalité des citoyens. Car, quelle que soit la conception que l'on se fasse de la citoyenneté, l'égalité doit se pratiquer dans la réalité, dès l'école, si l'on veut préparer les futurs citoyens à la vie démocratique dans une société marquée par le pluralisme culturel et religieux. Reste à savoir comment traduire dans les programmes des futurs maîtres la préparation adéquate à cette responsabilité d'éducation à la citoyenneté. Comment développer l'esprit critique, la créativité pédagogique ? Devrait-on, par exemple, inclure la philosophie dans la formation des maîtres ? Ces interrogations, suivies de propositions, occupent la troisième partie.

Les contributions savantes

réunies dans cet ouvrage s'appuient sur de nombreuses recherches et s'adressent surtout à des spécialistes. On se prend à souhaiter que les questions soulevées et les distinctions philosophico-politiques abordées fassent l'objet de vulgarisation, tant l'air du temps réclamerait pour tous l'éducation à la citoyenneté.

Pierrette Boivin

**Diane Prud'homme
LA VIOLENCE
À L'ÉCOLE N'EST PAS
UN JEU D'ENFANT
Remue-ménage, Montréal,
2004, 142 p. ; 19,95 \$**

Les adultes ont trop longtemps passé sous silence les petites violences qu'exercent les enfants contre leurs semblables. Comparés aux « problèmes des grands », que représentent en effet les jambettes, les chapardages, les railleries et les bagarres de cour d'école ? Mais depuis une dizaine d'années, l'ampleur du taxage et la médiatisation du suicide de jeunes victimes de harcèlement ont poussé les responsables du milieu scolaire à instaurer des mesures visant à contrer le « bullying ».

La violence à l'école n'est pas un jeu d'enfant, une initiative du Regroupement provincial des maisons d'hé-

bergement et de transition pour femmes victimes de violence conjugale, a été élaboré par une psychologue. Il offre une définition claire de la violence qui permet de distinguer la stratégie perverse de la simple impulsivité, le calcul de l'émotion forte, l'agresseur de la victime en plus de proposer une grille d'analyse qui servira à traiter n'importe quelle situation de violence. Un exemple complexe tiré de la réalité, qui semble au départ confus et inextricable, sert tout au long de l'étude à illustrer comment les enseignants devraient intervenir.

Vite ! Que l'on mette ce livre entre les mains de tous les intervenants qui gèrent des rapports de force entre enfants et tentent d'en limiter les conséquences malsaines.

Suzanne Desjardins

**Tom Harpur
LE CHRIST PAÏEN
RETROUVER
LA LUMIÈRE PERDUE
Trad. de l'anglais
par Élise de Bellefeuille et
Michel Saint-Germain
Boréal, Montréal, 2005,
294 p. ; 27,95 \$**

Même si l'auteur se défend de vouloir aggraver le christianisme, sa thèse sera jugée sévèrement par nombre de croyants. Difficile de ne pas susciter la controverse quand on considère la Bible comme un décalque tardif de la mythologie égyptienne et qu'on doute de l'existence d'un Christ historique. Il ne s'agit pourtant pas d'un pamphlet contre la foi ou même contre les Écritures, mais d'un plaidoyer en faveur d'une lecture moins littérale de ces textes. Puisqu'il s'agit de mythes, écrit Tom Harpur, qu'on cesse d'ergoter sur la beauté du temple de Salomon ou sur les



miracles censément opérés par un Christ de chair et de sang. Il y a maldonne quand on demande à une parabole de subir les tests étroits de l'histoire. « La grande vérité, qui est que le Christ devait s'incarner en l'homme, que le principe christique pouvait se trouver en chacun de nous, devint l'affirmation irréfragable que le Christ s'était incarné en un homme. »

Tom Harpur est d'autant plus porté à contester la valeur proprement historique de la Bible que la majeure partie de son contenu faisait partie des mythes égyptiens depuis des millénaires. Les « miracles » dont parlent les Évangiles, on les retrouve, souvent mot à mot, dans les « mythes » de l'ancienne Égypte. De même que l'Égypte décrivait déjà la trinité, l'enfantement du sauveur par une vierge, la transfiguration, le rituel de l'eucharistie, la résurrection de Lazare, la crucifixion... Il faudrait également laisser de côté certains « embellissements » peu crédibles. Quand, par exemple, la Genèse envoie le serviteur d'Abraham chercher au loin une épouse pour Isaac, comment croire qu'il prit la tête d'une caravane de dix chameaux ? Ces bêtes de somme ne commencèrent à se répandre dans la région que... cinq cents ans après les dates bibliques...

À en croire l'auteur, la théologie de l'incarnation propose à chaque personne de s'approcher d'un idéal. On la vide de sa véritable signification si on donne comme assises à la foi le modèle d'un Christ très probablement

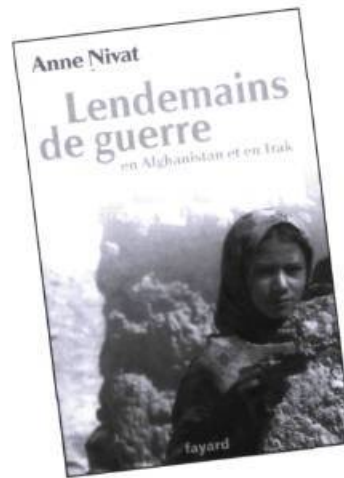
inexistant et des récits entendus comme des comptes rendus journalistiques. On s'étonnera cependant de voir l'Égypte recevoir tous les hommages, alors que Sumer et Gilgamesh sont mis sur la touche.

Laurent Laplante

Anne Nivat
LENDEMAINS
DE GUERRE
EN AFGHANISTAN
ET EN IRAK
Fayard, Paris, 2004,
503 p. ; 39,95 \$

« Long grand reportage », comme le qualifie l'auteure elle-même, *Lendemain de guerre en Afghanistan et en Irak* nous fait pénétrer (un peu) des univers, dont l'information qui traite de l'actualité ne cesse de présenter les couleurs sans atteindre en profondeur la réalité des humains qui la vivent. Incroyables d'ailleurs, nous semble-t-il, ces odysées de journalistes, qui ont choisi de donner la parole aux femmes et aux hommes que le malheur des temps a privés d'une vie normale. Anthropologues à leur façon, ils écoutent, ils notent, ils ne jugent pas, se contentant dans leurs comptes rendus d'étouffer les propos rapportés d'explications qui remettent les pendules à l'heure quand les affirmations errent ou quand les préjugés empêchent d'y voir clair.

Cette ouverture à l'autre et cette objectivité qui est honnêteté du regard, Anne Nivat nous en donne d'innombrables exemples dans la relation de son long périple à



travers des régions parmi les plus dangereuses à l'heure actuelle, l'Afghanistan de l'après-Taliban et, maintenant, de l'après-intervention américaine, et l'Irak en pleine tempête. Les personnalités avec lesquelles l'audacieuse journaliste (camouflée à l'occasion sous la « burqa » ou « l'abbaya »), connue pour ses essais sur la Russie, reconnue en particulier pour celui sur la guerre de Tchétchénie, prend contact, se présentent telles qu'elles se voient et voient leur univers, et les actions posées. Si la plupart sont croyants, leur foi a peu d'incidence sur leurs diversités, que clans, familles, ethnies, expériences de vie, politiques en particulier, accentuent, diversités que n'hésitent pas à exploiter les extrémistes de tous bords et même les « grandes » nations dites démocratiques.

Le tableau serait pittoresque s'il n'était démoralisant ; s'il y a quelques réussites, qui demeurent précaires, on comprend que la violence exercée ou subie ne s'efface pas à volonté. Qui absoudra le moudjahiddin qui a défendu le pays contre les Russes tout en pressurant une large partie de la population ? qui oubliera que les Taliban, ces « religieux » professant l'enseignement du Coran, se sont révélés des exaltés souvent incultes qui imposaient leur vision par la violence ? quel peuple accepterait de gaieté de cœur que des « étrangers » viennent décider de tout à sa place ?

Ces pensées, ces états d'âme qui s'expriment sous la plume de la journaliste, les espoirs, les projets de vie qui s'esquissent, comment arrive-t-elle à ce qu'on les lui confie ? Sa démarche semble s'appuyer sur une approche pleine d'égards et d'empathie, ce que ses interlocuteurs sentent très bien. S'il y a une curiosité, elle n'a rien du voyeurisme ; on perçoit l'intérêt et l'écoute. L'entreprise n'est pas sans danger, on le sait ; elle dénote un courage qui impressionne.

Par ailleurs, c'est un sentiment de reconnaissance qu'Anne Nivat nous fait éprouver en nous présentant ainsi des hommes et des femmes qui vivent des réalités dont nous ignorons tout, en nous amenant à comprendre un peu mieux ce monde qui nous échappe et à cesser de cataloguer à la légère les bons et les méchants. Elle nous oblige en quelque sorte à renoncer aux jugements tout faits, à nos « grandes » théories sur le monde et l'humain. De toutes façons, ne faudrait-il pas toujours et encore se demander ce qu'on aurait fait dans les mêmes circonstances.

Blanche Beaulieu

Richard Martel
ART-ACTION

L'écart absolu/Les presses
du réel, Dijon, 2005, 175 p.

La lecture de cet ouvrage remet en mémoire la présentation, l'automne dernier à Québec, de *La Drave*, d'après une idée originale de Carole Baillargeon. À cette occasion, on pouvait voir, d'une part, des corps en mouvement dans la fontaine du jardin Saint-Roch et, d'autre part, une interrogation sur le visage de plusieurs spectateurs : de l'art ? quel art ?

Le rapport entre cette présentation artistique et la compilation de textes de Richard Martel publiés entre 1981 et 2002, réside dans le fait que ces derniers répondent aux questions soulevées par l'événement avec la précision qu'amènent les expériences et les compétences de leur auteur : de l'art oui, et c'est une performance, de l'art-action. Mais ce livre va plus loin dans l'initiation du lecteur aux modes d'expression de l'art actuel, de la performance en particulier.

Les dates de publication des textes choisis nous disent déjà que la performance n'a rien de très récent. Si elle a aujourd'hui une justification théorique, elle a pris naissance dans certains « ismes » du début du vingtième siècle et s'est développée à partir d'activités artistiques qui, depuis, ont cherché à se libérer graduellement des supports traditionnels, à revoir la matière, la conception même de l'artiste et de l'art. Dans ce long processus, s'est effectué le passage du « produire » au « faire » ; l'artiste est ainsi passé de l'acteur au « viveur » d'un moment. Le support, comme cela a été le cas dans *La Drave*, est devenu un quartier, une place, une fontaine et l'art, dès lors, est allé rencontrer le

public en alliant, dans l'action, la pratique et la théorie.

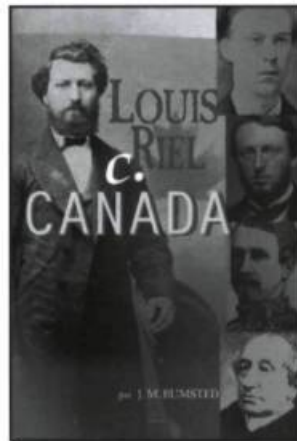
Richard Martel apporte de la lumière sur le rôle important que jouent les lieux alternatifs, ces regroupements d'artistes, ces espaces où se rencontrent des créateurs de différentes disciplines artistiques, où se partagent des outils communs ; ces structures qui encouragent le multidisciplinaire, les réseaux pour une plus grande diffusion de l'information, ces lieux enfin qui sont des « musées de l'alternative » et aussi l'alternative des musées.

Gérald Alexis

Marie Nimier
LA REINE DU SILENCE
Gallimard, Paris, 2004,
171 p. ; 27,50 \$

Un livre attachant sur le jeu des sentiments et du non-dit à l'intérieur d'une famille française, avec l'espèce d'hérédité désastreuse qui peut s'en suivre. Marie Nimier est la fille de l'auteur Roger Nimier mort dans un accident d'auto alors qu'elle n'avait que cinq ans. Son père l'appelait « la Reine du silence » ; elle tente de trouver le sens véritable de cette expression énigmatique pour elle. Toute sa vie psychique s'organise autour de cette relation silencieuse avec son père, de cette « confusion des sentiments » aurait dit Stefan Zweig. L'image ambiguë de ce père mort à 36 ans, alors qu'il avait décidé de prendre un congé d'écriture de dix ans, poursuit sa fille qui ne parvient pas à l'interpréter. Elle vit de ce silence dont elle est plutôt l'esclave que la reine. Cela donne un récit d'une rare intensité, plein de douceur et d'émotion qui nous habitent encore, une fois le livre refermé.

Jean-Claude Dussault



ISBN 2-89611-010-0, 370 pages, 29,95 \$

**La lumière sur
les dédales
d'un complot
historique.**

par **J.M. Bumsted**

traduit de l'anglais
par Maric-Hélène Duval

Le professeur Bumsted met en lumière les ramifications politiques et sociales qui ont vu naître Riel. L'auteur lève le voile sur le sens historique que revêtent les actions du plus révolutionnaire et du plus inspiré des Métis. Un livre clef pour comprendre les méandres d'une histoire occultée, mais ô combien actuelle!

Sortie prévue : août 2005

Les Écrits de l'Ouest

Dans le muskeg
NOUVEAU

Marguerite A.-Primeau
roman, 288 pages, 14,95 \$

La Métisse

Jean Féron
roman, 288 pages, 14,95 \$

Sauvage-Sauvageon

PRIX CHAMPLAIN 1985
Marguerite A.-Primeau
roman, 224 pages, 14,95 \$

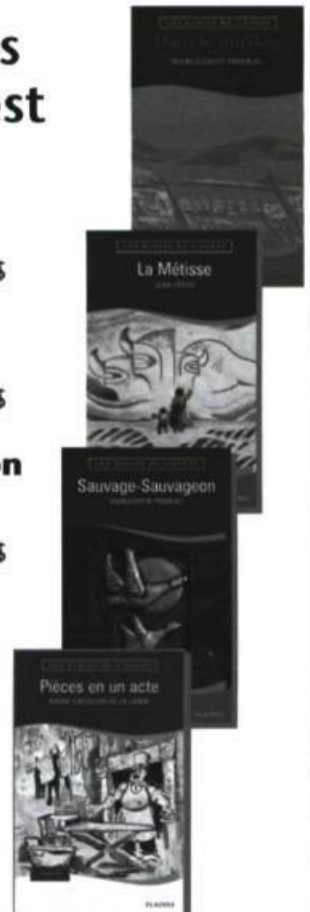
Pièces en un acte

André Castelein de la Lande
théâtre, 152 pages, 12,95 \$

disponibles en librairie



www.plaines.mb.ca



Jean Favier
LES PLANTAGENÊTS
ORIGINES ET DESTIN D'UN
EMPIRE XI^e-XIV^e SIÈCLES
 Fayard, Paris, 2004,
 960 p. ; 44,95 \$

Inscrit par le magazine populaire *Lire* au palmarès des meilleurs livres parus en 2004, *Les Plantagenêts* de Jean Favier est une œuvre admirable d'érudition. Mais, pour tout dire, il faut un solide appétit pour le Moyen Âge pour passer au travers de cette étude de près de 1000 pages tant l'avalanche de données dont l'auteur nourrit son propos donne le tournis.

Un mot sur ce que furent les Plantagenêts. Issue de la famille des comtes d'Anjou, la dynastie des Plantagenêts se crée par suite de mariages successifs, lui permettant de régner pendant trois siècles sur l'Aquitaine, la Normandie et enfin l'Angleterre. Puissance redoutable, ils se heurtent aux Capétiens qui règnent alors en France.

Le conflit qui oppose les deux monarchies culminera avec la guerre de Cent Ans (perdue par les Plantagenêts). L'histoire des grands représentants de cette dynastie – Guillaume le Conquérant, Henri II, Richard Cœur de Lion, Jean Sans Terre – se mêle également à celles d'une poignée de hautes figures du Moyen Âge dont Aliénor d'Aquitaine, Samuel Beckett, Guillaume le Maréchal ou Simon de Monfort.

Dans cette visite guidée que nous propose Jean Favier, on apprend une foule de choses sur le statut des chevaliers, les réseaux de communication, l'enseigne-

ment, les prérogatives féodales, les guerres successorales, la valse des allégeances, etc. Le grand médiéviste fait également le démontage bloc par bloc et un examen détaillé des assises qui composent la société de l'époque : occupation du territoire, équilibre politique, rôle de la noblesse, rôle du clergé, rayonnement culturel, etc.

Favier a choisi de nous raconter le Moyen Âge « officiel », celui des batailles, des dynasties, des institutions et du pouvoir. Ici pas de restitution de l'univers mental, de l'imaginaire ou des sentiments des individus de l'époque. Que des gisants beaux et froids !

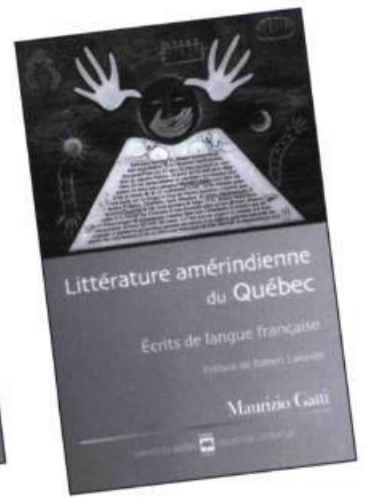
Yvon Poulin

Maurizio Gatti
LITTÉRATURE
AMÉRINDIENNE
DU QUÉBEC
ÉCRITS DE LANGUE
FRANÇAISE

Hurtubise HMH, Montréal,
 2004, 271 p. ; 29,95 \$

Étudiant italien inscrit à l'Université Laval, Maurizio Gatti a choisi de consacrer ses études doctorales à la littérature amérindienne. À l'issue d'une recherche faite dans de nombreuses communautés du Québec, Maurizio Gatti est parvenu à dresser un panorama qui embrasse 73 textes d'une trentaine d'auteurs amérindiens encore méconnus : des contes, des extraits d'œuvres romanesques, des poèmes, des récits et des témoignages.

L'introduction dans laquelle l'auteur tente, non sans certaines précautions oratoires, de définir la litté-



rature amérindienne, qu'il qualifie de « littérature émergente », se termine sur ces mots : « Ce recueil, je l'espère, fournira aux Amérindiens un outil pédagogique de première main pour diffuser et valoriser leur culture, tout en offrant aux chercheurs un instrument de référence fiable et un ensemble textuel original et agréable à lire ».

Le pari de rendre accessible au plus grand nombre un ensemble de textes contemporains édités par des Amérindiens du Québec qui ont choisi de s'exprimer en français est relevé, même s'il reste frustrant de n'avoir accès qu'à des extraits dont la concision est parfois déroutante. Les notes bibliographiques seront néanmoins précieuses pour les lecteurs désireux d'en connaître davantage. Et il y en aura, sans contredit. Pour lire Éléonore Sioui, née à Wendake en 1925, auteure d'une poésie ardente qui semble hésiter entre délicatesse et cynisme : « Lire, essayer de comprendre et sangloter / Quelle pitié, et personne ne m'entend ». Ou Charles Coocoo, de la communauté de Wemotaci, chanteur de la nature et de la spiritualité atikamekw. Ou encore Jean Sioui et ses maximes qui font mouche à tous coups : « Le bon chasseur sait écouter les bruits de

son territoire / Le bon père sait écouter les bruits de sa maison ».

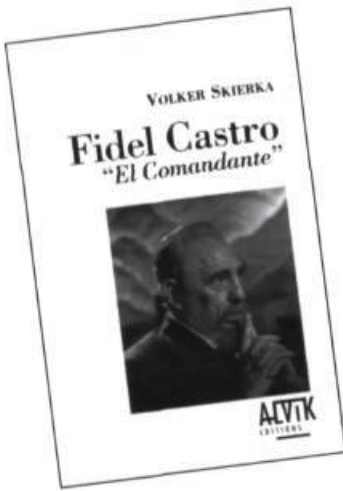
« Il fallait bien arriver d'Italie pour ouvrir d'abord une oreille impartiale, puis un œil intègre, neuf, sur ces mots qui, depuis belle lurette, n'étaient plus ces signaux de fumée qui autrefois montaient se mêler aux nuages, sans nous livrer leurs secrets », prévient Robert Lalonde, en préface de ce petit florilège dont il faut, aussi, apprécier la belle illustration de la couverture.

Une superbe entreprise qu'il convient de souligner.

Armelle Datin

Volker Skierka
FIDEL CASTRO
« EL COMANDANTE »
 Trad. de l'allemand
 par François Mathieu et
 Dominique Taffin-Jouhaud
 Alvik, Paris, 2004,
 543 p. ; 49,50 \$

En 2003, Serge Raffy envoie Castro et sa révolution au gibet. Son livre, *Castro l'infidèle*, « roman hallucinant mais vrai » selon la 4^e de couverture, fait davantage office de réquisitoire que de biographie : ses sources... presque uniquement des anticastristes notoires de Miami, des anticastristes de Cuba et des anticastristes « tout court ». Avec deux fois



plus de références bibliographiques (œuvres et discours de Castro, écrits de Che Guevara, rapports de journalistes dissidents et d'agences internationales, monographies et ouvrages de toutes allégeances), Volker Skierka propose « une vision équitable d'un révolutionnaire devenu un dictateur ». Alors que Raffy occulte la « bête politique » qu'est le Líder Máximo, Skierka lui consacre de très nombreuses pages fort bien documentées. Que l'on soit castriste, anti-castriste ou que l'on loge quelque part entre les deux, force est de constater que le régime Castro tout comme son ministre-président ont la vie dure ! L'auteur nous en relate d'ailleurs, références à l'appui, les bons et les mauvais côtés : en libérant les Cubains d'une dépendance coloniale, la Révolution leur a donné une identité et une *dignidad*, elle a fait de Cuba un modèle, dans le Tiers-Monde, en matière d'éducation et de santé ; en contrepartie, sous la tutelle du Líder Máximo, les Cubains, privés de libertés politiques et matérielles, de perspective sur le plan professionnel, vivent une insécurité politique constante, une pénurie de biens essentiels imputable principalement aux embargos américains, au blocus économique prolongé et

inflexible de leur voisin du Nord qui n'attend que la fin du régime pour remettre la patte sur l'île afin d'y réimplanter le capitalisme et le « gangsterismo » qui y avait cours avant la chute de Batista.

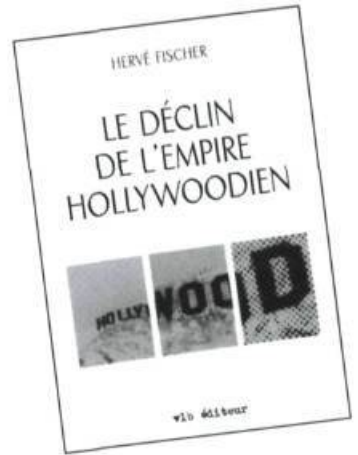
Tout n'est pas si noir que le prétend Serge Raffy dans son thriller politique, et tout n'est pas si blanc à l'extérieur de l'île. N'oublions pas que la désinformation n'a pas cours qu'à Cuba...

« Castro ne s'est jamais laissé détourner par des considérations matérielles. Ceux qui le connaissent, et même ses adversaires, le considèrent comme l'un des rares potentats qui ne se sont pas enrichis à l'exercice du pouvoir et qui n'ont pas transféré des millions en Suisse. » Alors que Raffy a abaissé Castro au rang des pires dictateurs, Volker

Skierka le distingue des Milosevic, Hussein et autres tyrans de cet acabit. *Fidel Castro « El comandante »* fait incontestablement plus sérieux que la catilinaire de Raffy.

Sylvie Trottier

Hervé Fischer
LE DÉCLIN DE L'EMPIRE HOLLYWOODIEN
VLB, Montréal, 2004,
166 p. ; 17,95 \$



La diversité culturelle, un paysage culturel qui nous donnerait le choix entre des œuvres provenant de cultures nationales diverses en matière de musique, de cinéma, de livres reste un projet à réaliser. Il ne faudrait pas confondre « diversité culturelle » et « multiculturalisme » (cohabitation de plusieurs cultures dans un seul pays). La culture des États-Unis se

veut multiculturelle, mais elle ne représente pas toutes les nations, même si plusieurs y cohabitent.

L'omniprésence des films des États-Unis dans les salles de cinéma, à la télé, sur vidéo et DVD ne s'explique pas par le fait que le public les préférerait, que ces œuvres seraient supérieures, ou que les Américains produiraient une plus grande quantité de longs métrages (ce qui est inexact). Comme le rappelle Hervé Fischer, les raisons sont économiques : contrôle par des partenaires des réseaux de distribution dans plusieurs pays, énormes budgets de promotion, complicité de la critique qui publicise ces productions surmédiatisées. D'autres stratégies, comme l'achat en groupe, oblige les salles de cinéma et les télédiffuseurs à programmer – sans pouvoir choisir – une série de navets, s'il veulent obtenir le droit de présenter un film-vedette (fortement publicisé, avec des acteurs-actrices célèbres). Cette obligation commerciale fait en sorte que le paysage cinématographique est inondé depuis toujours d'œuvres américaines mineures pour combler les plages horaires, afin de permettre à un film qui n'est pas forcément de qualité mais qui attirera des foules d'être offert dans un créneau avantageux.

les écrits

La doyenne des revues littéraires au Québec

Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon, la revue *Les écrits* – connue auparavant sous le titre *Écrits du Canada français* – publie des textes inédits de nombreux écrivains du Québec et de la francophonie.

n° 113

AVRIL 2005

50 ANS D'ÉCRITS LIBRES

Hubert Reeves

Lise Bissonnette

Françoise Sullivan

Jean-Claude Corbell

Michel van Schendel

André Ricard

Monique LaRue

Moha Souag

Claude Vigée

Jacques Ferron

En vente dans toutes les librairies • Le numéro : 10 \$.

ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS):	
RÉSIDENTS DU CANADA	25 \$
INSTITUTIONS	35 \$
RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER	35 \$

NOM _____

CODE POSTAL _____

ADRESSE _____

COURRIEL _____

VILLE _____

TÉLÉPHONE _____

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*. À retourner à l'adresse suivante :

les écrits

Case postale 87 Succursale Place du Parc
Montréal (Québec) H2X 4A3
Téléphone : (514) 499-2836
Télécopieur : (514) 499-9954
lesecrits@internet.uqam.ca

Dans *Le déclin de l'empire hollywoodien*, Hervé Fischer annonce la fin de cette hégémonie, grâce aux nouvelles technologies : le cinéma numérique, le webfilm, qui développeront de nouveaux réseaux ouverts à d'autres nations. Ce n'est pas la première fois que l'on prédit une révolution culturelle grâce à des techniques innovantes. Le sociologue Dominique Wolton avait décrit ces raisonnements utopiques dans son livre *Internet et après* (Flammarion, 1999 ; voir notre commentaire dans *NB*, n° 77). Même s'il amène parfois des arguments stimulants, cet essai sans bibliographie manque souvent de rigueur : la moitié des citations demeurent sans références précises.

Yves Laberge

Jean Marcenac
et Claude Couffon
PABLO NERUDA
Seghers, Paris, 2004,
282 p. ; 39,95 \$

Pablo Neruda déclamant ses vers sur un site minier du Chili et les innombrables mineurs illettrés de se découvrir comme un seul homme pour entendre la voix libératrice. L'image n'égale pas la force d'évocation du poète. Ses amis français lui consacrent une réédition, tandis que son peuple, celui qui ne sait pas lire, chantonne ses vers sans savoir de qui ils sont. Hommage suprême.

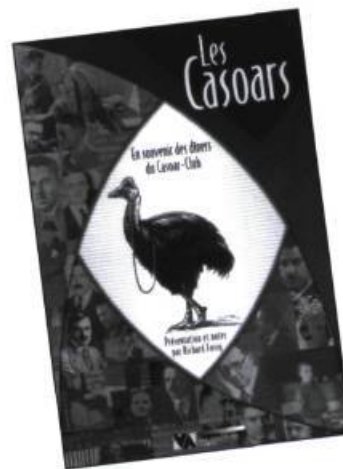
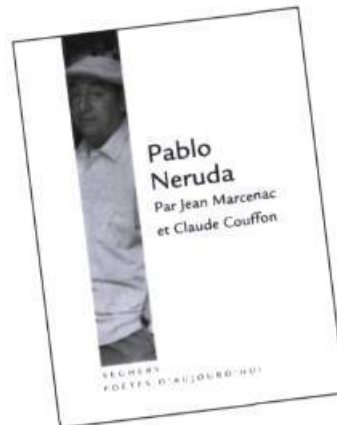
Dans leurs présentations respectives, Jean Marcenac explique le poète, tandis que Claude Couffon se penche sur son œuvre. Le poète et l'œuvre étant intimement liés, les deux traducteurs ont

intégré ses poèmes dans leur texte. Le procédé se révèle efficace. Surtout pour ceux qui, comme moi, regardent d'un mauvais œil la poésie traduite. Ces bribes par lesquelles seules on peut comprendre Neruda, mettent le lecteur en appétit. Ensuite, il dévore les présentations liminaires pour plonger au plus vite dans l'anthologie des dernières pages.

La genèse du poète est indissociable de celle du Chili. Neruda se réclame de ses ancêtres Araucans, de modestes sauvages, « parce que le drame d'un peuple massacré, spolié, anéanti et luttant contre la mort est l'image la plus nue, la plus dépouillée, l'image essentielle de la lutte de tous les hommes pour la liberté et l'indépendance nationale ». Difficile de ne pas reconnaître dans ce grand poète celui de chez nous, Gaston Miron, qui écrivait : « Mon nom est Frog. Mon nom est Damned Canuck. Mon nom est dish washer. Mon nom est floor sweeper ». Pour des raisons moins évidentes, les auteurs le rapprochent de Paul Éluard. Sans doute parce qu'ils militèrent tous deux au sein du Parti communiste...

Une écriture généreuse caractérise ce livre atypique qui se situe à mi-chemin entre étude, hommage et anthologie. Le texte respire l'amitié, des auteurs pour le poète, mais surtout, celle qui émane du profond humanisme de Pablo Neruda. Inégal, mais toujours honnête, l'ouvrage s'avère une excellente initiation à la poésie latino-américaine dont le Nobel chilien est sans contester la figure de proue.

Julien Brault



Présentation et notes
par Richard Foisy
LES CASOARS
EN SOUVENIR DES DÎNERS
DU CASOAR-CLUB
Varia, Montréal, 2004,
76 p. ; 14,95 \$

Quelques connaisseurs en histoire littéraire du Québec ont peut-être déjà entendu parler de la « Tribu des

Casoars », un groupe de jeunes intellectuels plutôt bohèmes qui se réunissaient dans le Quartier latin de Montréal au cours des années 1913-1918 pour parler de littérature, de musique, de beaux-arts et d'idées avant-gardistes. On sait également que plusieurs membres de ce cénacle fantaisiste, entre autres Victor Barbeau, Marcel Dugas, Ubald Paquin, Philippe Panneton (Ringuet), Édouard Chauvin et Jean Chauvin, ont laissé « une marque durable dans la littérature québécoise ». En revanche, est beaucoup moins connu le Casoar-Club fondé en 1925 par d'anciens Casoars et quelques nouveaux membres triés sur le volet (notamment Louis Francœur, Léo-Pol Morin, Edwin Holgate, Robert Pilot, Léopold Houlié, Louis Carrier, etc.). Un petit ouvrage de Richard Foisy rappelle les activités de ce club méconnu au cours des années 1925-1928, mais surtout réédite le texte intégral du mémorial que les vingt derniers membres ont laissé. Comme le précise Foisy, « c'est pour laisser une trace tangible de leur existence que les convives de ce club gastronomique et intellectuel décident de rédiger leurs biographies réciproques ». Dans cette plaquette qui sera imprimée à leur usage respectif, on trouve dix-sept notices biographiques, dont une est écrite en anglais. Trois autres notices prennent la forme de portraits dessinés ou gravés et une autre donne lieu à une partition musicale originale et manuscrite de trois pages. Le tout est précédé d'un avertissement sous forme de « Note aux libraires d'occasion, de l'an de grâce 1999 ». Publié hors commerce en 1928, ce « traité pratique d'encensement mutuel et de dénigrement raisonné » est demeuré jusqu'à maintenant

un secret de bibliophile. Seuls quelques rares exemplaires auraient survécu. Nul doute que la réédition suscitera la curiosité notamment des chercheurs en histoire littéraire qui s'intéressent aux questions de réseaux et de sociabilité intellectuelle.

Pierre Rajotte

**Gao Xingjian
LE TÉMOIGNAGE
DE LA LITTÉRATURE**

*Trad. du chinois
par Noël et Liliane Dutrait
Seuil, Paris, 2004,
159 p. ; 29,95 \$*

Alors que le Japon compte plusieurs écrivains bien connus des lecteurs francophones (Yukio Mishima, Yasunari Kawabata, Kenzaburo Oe), force est de constater que la littérature chinoise demeure encore largement méconnue. Cette situation tient sans doute pour une large part à la situation politique qui prévaut depuis plusieurs décennies en Chine. Comme Gao Xingjian l'affirme à plusieurs reprises, écrire, dans son pays d'origine, constitue un geste éminemment politique. « Un écrivain qui désirait avoir la liberté de penser, s'il refusait le silence, ne disposait que de la fuite. Et si les écrivains, qui recourent au langage, se taisent trop longtemps, c'est comme s'ils se suicidaient. »

En dépit, donc, de la distance qui peut éventuellement nous séparer d'une littérature et d'une culture aussi complexes que raffinées, on ne peut se sentir interpellé par les questions que soulève Gao Xingjian. En effet, *Le témoignage de la littérature* est, avant tout, le témoignage d'un auteur qui a conquis dans l'écriture la possibilité d'exprimer son individualité.

Face à l'Histoire, face au réel qui se dérobe à toute saisie exhaustive, Gao Xingjian ne propose aucun manifeste, aucune ligne de conduite, sinon celle de faire résonner sa propre voix. Xingjian n'a pourtant rien de ces écrivains égotistes ou totalement désabusés. Au contraire, pour lui, « [n]e pas avoir de -isme » (selon le titre du premier essai de *Témoignage de la littérature*), c'est revendiquer une « littérature qui n'a pas échappé aux souffrances du genre humain, qui n'a pas échappé à l'oppression politique, mais une littérature qui est restée irrémédiablement indépendante, refusant son asservissement ». De quoi nous rappeler ce qu'a dit un jour Guy Debord : « Pour savoir écrire, il faut avoir lu, et pour savoir lire il faut savoir vivre ».

Sylvain Brehm

**Georges Didi-Huberman
et Laurent Mannoni
MOUVEMENTS DE L'AIR
ÉTIENNE-JULES MAREY,
PHOTOGRAPHE
DES FLUIDES
Réunion des musées
nationaux/Gallimard,
Paris, 2004, 361 p. ; 56 \$**

Ce livre illustré paraissait à l'occasion d'une exposition du même nom, présentée au Musée d'Orsay durant le Mois de la Photo. Les auteurs, Georges Didi-Huberman et Laurent Mannoni, sont respectivement philosophe et conservateur au Centre national de la cinématographie ; ils ont chacun publié des ouvrages théoriques et historiques sur le statut de l'image, dans la mouvance des recherches françaises récentes sur l'iconographie.

Mouvements de l'air rend hommage à Étienne-Jules

Marey (1830-1904), pionnier de l'image animée et vérifiable homme de la science de l'image, auteur de plusieurs ouvrages savants à la fin du XIX^e siècle. La première moitié du livre, de Laurent Mannoni, est de nature historique : elle retrace les expériences effectuées par Marey sur les représentations photographiques du mouvement, du vol des insectes et des oiseaux (en 1889), à l'aide de certains appareils de prises de vue conçus expressément pour ces expérimentations. Cette partie est très bien documentée ; l'auteur y expose les hypothèses de travail, d'après la correspondance de Marey avec ses confrères, et fournit une abondance de photographies étonnantes et austères, dont certaines, obtenues en photographiant des effluves de fumée, sont en couleurs. On y voit des mouvements décomposés et des figures abstraites, d'après d'anciennes plaques négatives sur verre.

La seconde moitié de l'ouvrage, signée Georges Didi-Huberman, contient un essai plus théorique : il s'agit d'une méditation sur « la teneur épistémique de l'image », sur les illusions visuelles dans la décomposition du mouvement, faisant autant appel à la morphologie, à la cinématique qu'au biomécanisme du XIX^e siècle. On y apprend que les expériences de Marey sur le mouvement ont donné lieu à des créations visuelles d'une beauté abstraite ; des artistes comme Man Ray s'étaient inspirés de la chronophotographie, entre 1919 et 1934. Comme les surréalistes, les futuristes italiens et même le philosophe Henri Bergson avaient également été influencés par les recherches d'Étienne-Jules Marey.

Ouvrage exigeant (particulièrement dans sa deuxième partie), laissant une

WWW.SEPTEENTRION.QC.CA

CLAUDE
COSSETTE

UN LOUP
PARMI
DES LOUPS

Roman-réalité

Mieux que Gomery !

« Un loup parmi les loups confirme que, contrairement aux idées reçues, la publicité est souvent bien plus près du pouvoir que de l'art. »
Catherine Lachaussee, RADIO-CANADA.

place aux commentaires et aux extrapolations, *Mouvements de l'air* conviendra principalement aux lecteurs aguerris en histoire de la photographie et en théorie esthétique.

Yves Laberge

Marie Josée Cordeau
LE HARCÈLEMENT
PSYCHOLOGIQUE
AU TRAVAIL
TÉMOIGNAGE, DÉFINITION,
LÉGISLATION
JCL, Chicoutimi, 2004,
189 p. ; 19,95 \$

Quelle audace !

Et quel courage il a fallu à Marie Josée Cordeau pour accepter de revivre, par le biais de ce premier ouvrage à la fois autobiographie et essai multidisciplinaire, le terrifiant cauchemar du *mobbing*.

L'auteure raconte d'abord sa propre expérience : celle d'une employée modèle piégée par son perfectionnisme et déstabilisée par des patrons manipulateurs et narcissiques. Ignorée par la basse-cour d'employés craignant d'être pris à partie, Marie Josée Cordeau glisse lentement mais inexorablement vers l'état de victime dépressive. Elle devra affronter toutes les vexations sous forme d'atteintes à sa dignité et à ses compétences avant qu'on ne la mette à pied... ce qui lui sera salutaire !

Les deuxième et troisième parties du livre sont consacrées aux aspects techniques (définition du harcèlement, législation, statistiques) ainsi qu'au processus de guérison. Car c'est bien d'une agression criminelle dont il s'agit, ne l'oublions pas, et la victime

doit se reconstruire après un *burn-out* ou un stress post-traumatique.

Ce petit livre paru discrètement, édité dans la collection « Psy populaire », vient appuyer la nouvelle loi du premier juin 2004 qui interdit le harcèlement psychologique en milieu de travail.

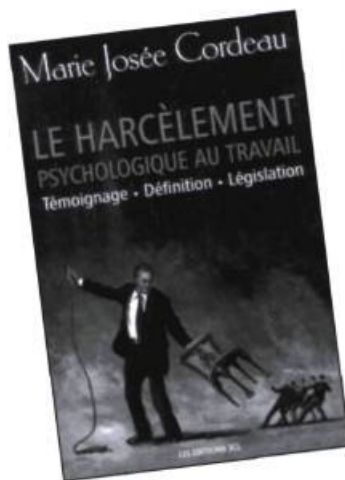
Lecteurs, dépassez la profusion gênante des comparaisons qui alourdissent le récit et la maigreur des solutions proposées (pas facile de jouer la carte de l'indifférence devant la perversité morale !) pour accueillir ce témoignage unique et précieux.

Aujourd'hui, madame Cordeau cite Hirigoyen, Nazare-Aga, Soares. Mais demain, c'est Marie Josée Cordeau que l'on citera en tant que référence incontournable sur le fléau social du harcèlement.

Suzanne Desjardins

Alison Lurie
IL ÉTAIT UNE FOIS...
ET POUR TOUJOURS
À PROPOS DE LA
LITTÉRATURE ENFANTINE
Trad. de l'anglais
par Emmanuelle Fletcher
Rivages, Paris, 2004,
271 p. ; 39,95 \$

Les voyages que propose Alison Lurie périodiquement à travers la littérature destinée aux jeunes sont de ceux qu'il faut absolument effectuer à sa suite. Avec un goût très sûr, cette professeure de Cornell et chroniqueuse régulière du *New York Review of Books* présente et analyse tantôt des classiques comme *Pinocchio* ou *Le magicien d'Oz* tantôt des



œuvres récentes comme *Harry Potter*. Comme, en plus, elle s'exprime sans la moindre concession à la langue de bois, on saisit vite à quelle enseigne elle loge. D'après elle, le Pinocchio de Walt Disney ne ressemble guère au personnage original de la littérature italienne et c'est dommage. Dans le cas d'Andersen, c'est autre chose : nombre de ses contes sont si sombres qu'on ne doit pas trop se surprendre si les diverses éditions en laissent plusieurs sur la touche. « Aujourd'hui, écrit-elle de façon plus générale, de nombreux écrivains ont l'impression qu'ils doivent rivaliser avec les horreurs vues à la télévision. » Verdicts clairs et fondés.

Même si on la considère comme plus versée en littérature de langue anglaise, Alison Lurie ignore bien peu de choses des autres cultures. Le Troll finlandais ne lui échappe pas ni Babar version française ni les audaces de Salman Rushdie. Il en va de même des divers genres littéraires et de tout ce qui accompagne le livre dans l'univers enfantin. Grâce à elle, la poésie destinée aux jeunes obtient donc son dû, de même que les illustrations et les jeux.

Le tour de force que réussit Alison Lurie fait comprendre à quel point le livre aide

l'enfant à explorer son monde à lui et à s'y construire une première autonomie et des repères qui dureront éternellement. Elle est demeurée assez proche de l'enfance pour savoir et affirmer que, non, il ne faut pas tout dire aux grandes personnes. Pas étonnant, dès lors, qu'elle privilégie une certaine catégorie d'auteurs : ceux qui, comme les enfants, « sont impulsifs, rêveurs, imaginatifs et imprévisibles ». Ou ceux qui gardent fidèlement les secrets.

Laurent Laplante

Marine Buissonnière
et Sophie Delaunay
JE REGRETTE
D'ÊTRE NÉ LÀ-BAS
CORÉE DU NORD :
L'ENFER ET L'EXIL
Robert Laffont, Paris,
2005, 192 p. ; 31,95 \$

La Corée du Nord est apparue subitement dans l'actualité internationale ces dernières années à cause de deux « tares » majeures : la famine qui a miné ce pays à la fin de la décennie 1990 et sa participation à l'« axe du diable » du président Bush, qui l'a accusée d'être un État terroriste, aux côtés de l'Irak et de l'Iran. Le dirigeant coréen Kim Il-Sung, qui a succédé à son père, n'a en effet jamais caché sa volonté



de se doter d'armes nucléaires.

Toutefois, hormis quelques reportages épars, peu nous est connu de ce régime politique, souvent qualifié de pire de la planète. Système prônant l'autarcie totale, autant sur le plan économique que politique, ce qui veut dire une fermeture complète aux idées autres que celles, démentielles, de son leader vauté dans la cupidité, la Corée du Nord fait vivre à ses citoyens un mensonge permanent, que seul l'émigration clandestine permet de décanter.

C'est le récit de l'exil forcé de trois de ses jeunes citoyens auquel nous convient les auteures, militantes de Médecins sans frontières. À travers l'histoire de vie de ces adolescents fougueux, poussés par la faim à aller voir au-delà des frontières de leur pays, on est témoin de l'esclavage idéologique de tout un peuple, mais aussi de son appauvrissement vertigineux. « [...] les membres du Parti sont les seuls à pouvoir mener une vie décente. Nos bouches sont bâillonnées et nos voix ignorées. La Corée du Nord est une prison dont les prisonniers sont trop faibles pour se révolter. »

Les trois cas rapportés sont cruels, impitoyables envers la Corée du Nord, et durs aussi envers la Chine, qui se montre peu accueillante à l'égard des réfugiés de la faim. Une fois parvenus en Corée du Sud, la destination finale représentant l'espoir d'une vie plus digne, les exilés y rencontrent certes une existence plus facile matériellement, mais leur combat n'est pas gagné, loin s'en faut. À comparer leurs qualifications avec celles de leur pays d'adoption, les jeunes adultes constatent, amèrement, qu'elles ne dépassent pas... celles d'un enfant de huit ans.

Yvan Cliche

André Glucksmann
LE DISCOURS
DE LA HAINE
Plon, Paris, 2004,
235 p. ; 34,95 \$

André Glucksmann s'en prend aux différents habits que la haine revêt à travers l'histoire. À la manière de Paul Berman (*Les habits neufs de la terreur*, Hachette, 2004), il dénonce l'irrationalité du terrorisme qui ne cherche qu'à vaincre et non à convaincre. À l'ère du terrorisme mondialisé, il n'y a plus de champ de bataille défini. Si on est prêt à tuer des enfants comme à Beslan, on n'hésitera pas à faire sauter des bombes atomiques ailleurs. L'auteur de *Dostoïevski à Manhattan* dénoncera l'antisémitisme et, du même

coup, la ferveur envers la cause palestinienne qui échapperait trop facilement à la condamnation universelle. André Glucksmann se dit en faveur d'un État pour les Palestiniens, mais n'excuse aucunement leurs attentats. Pourquoi les excuserait-on ? À cause du Juif, clame-t-il. Dans la même veine, il s'en prend à l'antiaméricanisme : « Les États-Unis peuvent-ils encore se réclamer du droit d'ingérence baptisé dans le sang versé pour libérer l'Europe ? Oui. Malgré les ignominies récentes commises dans les prisons irakiennes ? Oui. Car dans le pire comme pour le meilleur, les États-Unis demeurent une démocratie [...]. La seule à ma connaissance qui n'ait pas censuré, en pleine guerre, la publication des crimes commis par ses soldats ». En ce sens, l'attitude attentiste de la France et de l'Allemagne est vertement critiquée, ce qui nous rappelle les thèses de Jean-François Revel dans *L'obsession anti-américaine*.

Les analyses d'André Glucksmann puisent abondamment dans la littérature classique : Homère, Sophocle, Sénèque (« la colère est un vice volontaire de l'âme »), Montaigne, Genet... L'auteur invite tous les historiens, experts en géopolitique et chercheurs en études stratégiques à avoir recours aux classiques pour mieux comprendre la psychologie actuelle des forces belligérantes. On ne saurait lui donner tort, quoique dans son livre, les deux types d'analyse ne coulent pas toujours de source.

Les thèmes choisis par l'auteur ont de quoi soulever l'intérêt : la haine de l'Autre, la haine du Juif, la haine des Américains, la haine des femmes, la haine tout court. Même si ses analyses ne m'ont pas toujours semblé

pécher par excès de clarté et de structure, elles demeurent néanmoins nécessaires en ces temps incertains voués de plus en plus aux forces brutes.

René Bolduc

Pierre Grimal
VOYAGE À ROME
Robert Laffont, Paris,
2004, 954 p. ; 57,95 \$

Pierre Grimal, ancien professeur de littérature latine à la Sorbonne bien connu pour ses études historiques et archéologiques sur Rome, compte parmi les chercheurs les plus productifs du XX^e siècle. Ses travaux sur la Ville éternelle lui ont valu reconnaissance et prix (il a notamment reçu en 1993 le titre honorifique de citoyen de Rome). Dans *Voyage à Rome*, ouvrage composé de textes parus antérieurement ainsi que d'inédits, Pierre Grimal, bien qu'il ne laisse nullement de côté le pan scientifique, s'autorise un rapport plus personnel à la capitale italienne. D'entrée de jeu, il révèle ses intentions, intimes à souhait : « Nous voudrions, dans les pages qui suivent, reprendre de très anciennes rêveries, et les poursuivre un peu plus avant, non plus 'visiter' Rome et la découvrir, mais la 'revisiter' ». Ces rêveries prennent tantôt le ton de la confiance, tantôt celui de la leçon ; anecdotes, expériences personnelles et descriptions exhaustives s'y succèdent au rythme des explorations du chercheur.

C'est en réalité à un voyage et temporel et spatial que le lecteur est convié ici. Certes, l'historien en Pierre Grimal s'intéresse à la Rome ancienne, mais l'aventurier en lui, curieux et hardi, ne se lasse pas de parcourir la Rome contemporaine, de sorte que le constant mouvement de va-et-vient

entre passé et présent permet de convoquer une image vivante et plurivoque de la ville. Les points de vue adoptés par l'auteur sont d'ailleurs multiples et traduisent l'implication de l'historien, de l'anthropologue, de l'architecte, de l'archéologue, voire de l'urbaniste : Grimal explore toutes les avenues possibles pour rendre les merveilles de Rome – arts, littérature et mythologie n'étant point oubliés. Si cette plongée dans la Ville éternelle provoque par moments un sentiment de désillusion (« Rome est décevante [...] parce qu'elle n'a jamais cessé d'exister et de vivre. [...] L'on devine que, partout, les immeubles d'aujourd'hui ou d'hier reposent sur des amas d'histoire et s'appuient sur des monuments antiques que leurs fondations ont à jamais mutilés », avoue Grimal), la passion n'en finit pas moins par prendre le dessus et l'amoureux de la cité devient au cours de son voyage un Romain dans l'âme.

Jean-Pierre Thomas

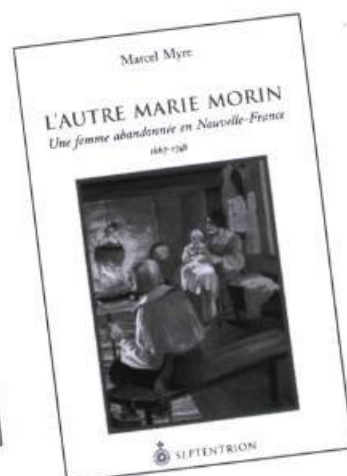
Serge Bouchard
RÉCITS DE MATHIEU
MESTOKOSHO,
CHASSEUR INNU
Boréal, Montréal, 2004,
191 p. ; 25,95 \$

Chercheur, consultant en anthropologie, formateur, chroniqueur, conférencier, Serge Bouchard a publié de nombreux livres sur les Inuits, les Métis et les peuples autochtones d'Amérique du Nord. Il est considéré comme le spécialiste du monde amérindien qu'il évoque avec un

immense charisme, dit-on, dans les nombreuses conférences qu'il donne ici et là.

C'est un texte de ce grand voyageur, publié initialement en 1977 sous le titre *Chroniques de chasse d'un Montagnais de la Mingan*, ou le récit autobiographique de Mathieu Mestokosho, chasseur innu de la Côte Nord, que Boréal a eu la brillante inspiration de rééditer. Si l'on apprend dès la préface que le monde de Mathieu est révolu, la magie du récit opère : quand l'étudiant en anthropologie qu'est Serge Bouchard rencontre en 1971 un vieil homme prénommé Mathieu, probablement né en 1885, il utilise un magnétophone, cette « technologie du Blanc [qui fait] renaître au moins dans la parole ce monde qu'elle a tant contribué à défaire ».

Non sans une certaine poésie, Serge Bouchard ressuscite la mémoire de Mathieu Mestokosho dont le peuple, si méconnu, a tant à nous montrer : « Ce fut le génie de ce peuple nomade que de cultiver les qualités de la mobilité et de la flexibilité dans son adaptation à un milieu naturel extrêmement exigeant ». Une terre immense, aimée et nourricière dont les Innus éprouvent les moindres recoins, la nature magique, les caprices et les bienfaits, les animaux qu'il faut connaître « de l'os jusqu'à l'esprit » car « un bon chasseur est un animiste scrupuleux ». La nature, cette nature authentique que nous ne connaissons pas, est omniprésente, parfois lourde de dangers, souvent prodigue d'offrandes. « Le fruit de la chasse est précieux. Le gaspiller est un



acte grave », rappelle Mathieu dans ce qui semble être, au cœur de nos vies modernes où la consommation est érigée en vertu, la sentence périmée d'un vieux nostalgique. Car dans le monde des anciens, dans le monde de Mathieu, dans ce monde révolu, « l'autorité est au mérite, l'admiration est au constat, le sérieux à la performance ».

La vie y est dure mais elle y est célébrée. Il y a là beaucoup de poésie et beaucoup de sujets de réflexion. Un formidable retour aux sources, consigné avant que cet univers traditionnel qu'évoque le vieux et sage chasseur innu ne soit balayé par une « immense faillite ». Mathieu Mestokosho n'est plus. Reste sa voix.

Armelle Datin

Marcel Myre
L'AUTRE MARIE MORIN
UNE FEMME ABANDONNÉE
EN NOUVELLE-FRANCE
1667-1748
Septentrion, Sillery, 2004,
169 p. ; 19,95 \$

Le Septentrion, réputé pour ses publications en histoire, ouvrages de vulgarisation et livres savants, réserve une bonne place aux histoires de famille, comme celle que retrace ici Marcel Myre. L'ingénieur de formation emploie

sa retraite à des recherches sur la généalogie et l'histoire régionale. *L'autre Marie Morin* est son troisième ouvrage. « *L'autre* », pour dire que la Marie Morin en question n'est pas celle dont parlent les historiens, cette Dame religieuse hospitalière de Montréal qui exerça plusieurs fonctions, dont celle de rédiger les Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal, et qui vécut de 1649 à 1730. Non, l'ancêtre de Marcel Myre, décédée à l'âge de quatre-vingt-un ans, a été mariée trois fois, la première à l'âge de douze ans, avec un aventurier de trente ans qui fuira vers la Nouvelle-Angleterre avec la sœur de sa femme, quelques mois à peine après son mariage. D'où le sous-titre, *Une femme abandonnée en Nouvelle-France*.

L'histoire de cette femme, intimement liée à celle de sa famille, est constituée des chroniques se rapportant à ses père, mère, frères et sœurs, à ses maris et enfants de même qu'à l'histoire du développement de la région de Montréal. L'auteur établit la filiation au moyen des contrats, actes notariés, registres paroissiaux des baptêmes, mariages et inhumations. Comment trouver autrement la trace des premiers colons, illettrés pour la plupart, et dont l'héroïsme tout consa-

cré à la lutte pour la survie est resté anonyme ? Car la vie est rude dans la colonie. Outre le dur labeur, les épreuves causées par la pauvreté, la maladie, les grossesses nombreuses, les morts prématurées sont monnaie courante. Sans compter la peur suscitée par les embuscades souvent meurtrières des Iroquois, qui ne cesseront qu'avec la signature de la paix en 1701.

Rigoureux, l'auteur ne se permet d'interpréter que sources à l'appui. D'où la reproduction de plusieurs extraits d'actes notariés, qui offrent un portrait de la langue écrite de l'époque alors que la grammaire et l'orthographe ne sont pas encore fixées, en plus de nous instruire des mécanismes de régulation sociale de la colonie. De la petite histoire, mais réalisée avec les moyens scientifiques de la grande.

Pierrette Boivin

Jean-René Milot
L'ISLAM
DES RÉPONSES AUX
QUESTIONS ACTUELLES
Québec Amérique,
Montréal, 2004,
142 p. ; 16,95 \$

Depuis le 11 septembre 2001, il pleut des livres sur l'islam et l'intégrisme islamique, aux États-Unis et en France surtout. Islam et Occident, islam et terrorisme, islam et modernité, les angles ne manquent pas pour décortiquer cette religion surmédiatisée, méta-analysée... sauf au Québec, peu présent sur la scène jusqu'à maintenant. Ce vide est dorénavant en partie comblé, et remarquablement bien, par un des rares islamologues québécois, le professeur Jean-René Milot, un des premiers à avoir fait connaître ici la religion islamique avec son ouvrage de base,

L'islam et les musulmans, publié en 1975 (réédité en 1993).

La conception de *L'islam, Des réponses aux questions actuelles* est particulièrement bien adaptée à l'objectif proposé : répondre directement aux questions que se pose le citoyen ordinaire depuis l'apparition en force il y a plus de trois ans des mots islam, musulmans, terrorisme. Sous forme d'interrogations donc, l'auteur reprend les principaux thèmes que lui ont soumis des journalistes ou des étudiants, pour faire le tour du jardin de l'islam, notamment dans son rapport à la modernité.

Si les premières pages du livre, qui s'adressent aux néophytes, traitent des éléments fondamentaux de l'islam, de son histoire, de son développement historique et de son rayonnement actuel dans le monde, les pages qui suivent répondent aux attentes des initiés, qui admireront la précision d'analyse de l'auteur, capable d'exprimer simplement des réalités complexes. Tous les sujets, tous les débats suscités par le terrorisme islamique y sont traités objectivement et de manière accessible : le sort de la femme en islam, la place des fameuses *fatwa* (opinions), dont celle qui appelait à la mort de l'écrivain Salman Rushdie, les sens multiples qu'il faut donner à la notion de *djihad* (guerre sainte), la place des musulmans dans les sociétés occidentales, la question du voile islamique. S'ajoutent au propos plusieurs photos et de courts encadrés explicatifs qui l'enrichissent.

Bref, un bouquin que tous les passionnés d'actualité internationale liront et consulteront régulièrement. Dorénavant l'ouvrage de base au Québec sur l'islam post-11 septembre.

Yvan Cliche

GÉRALD GALARNEAU

MOTEL
Riviera Thriller

LES ÉDITIONS JCL

Belœil, un soir d'automne, sous un brouillard intense, Pierre Vaugeois revient chez lui une journée plus tôt que prévu sans en avoir informé personne.

Au moment où il planifie de faire un crochet au bar L'Érotica, il voit passer la Ford Tempo blanche de sa femme. Un homme occupe la banquette du passager... Vaugeois, secoué, prend le véhicule en filature.
 Il n'aurait jamais dû...

Thriller qui saisit le lecteur dès les premières lignes et le tient captif jusqu'aux petites heures du matin...

Découvrez ce livre chez votre libraire et plus encore sur www.jcl.qc.ca

Conseil des Arts du Canada SODEC Patrimoine canadien

Elias Sanbar
FIGURES DU
PALESTINIEN
IDENTITÉ DES ORIGINES,
IDENTITÉ DE DEVENIR
 Gallimard, Paris, 2004,
 299 p. ; 36,95 \$

« Loin d'être originelles, nos racines sont devant nous. » À partir de ce constat singulier, l'intellectuel palestinien francophile Elias Sanbar s'intéresse aux « moments privilégiés » qui contribuent à forger l'identité d'un peuple, le palestinien en l'occurrence.

L'auteur en dégage trois figures principales, traitées de manière chronologique. Au XIX^e siècle, sous l'Empire ottoman, la figure dominante est celle du Palestinien habitant une Terre sainte, presque hors du temps, lieu sacré où coexistent trois grands monothéismes.

De ce portraït un peu brumeux émerge une figure de remplacement, celle-là en conjonction étroite avec les bouleversements politiques du début du XX^e siècle : mandat colonial britannique, immigration accrue des juifs, conséquence de leur persécution en Europe. L'Occident se construit alors une image néfaste des Palestiniens, brimant une communauté juive qui reprend et exploite à juste titre un territoire qui lui appartiendrait de droit. La communauté palestinienne, vue comme des « arabes en Palestine », pire comme les « non-juifs de Palestine », devient étrangère sur sa propre terre.

Après les expulsions de 1948 dues à la guerre israélo-arabe, et ce qui s'ensuit, l'entassement des Palestiniens

dans des camps de réfugiés, le Palestinien fait désormais figure d'« invisible », d'« absent », bref il subit un travail d'effacement de la mémoire. « Un édifice en trois étages émerge : expulsion, prévention de tout retour des Palestiniens et mainmise des seuls juifs sur les lieux. » Contre ce déni d'existence se développe alors une culture bien distincte, vivace, nourrie de nostalgie, la culture d'un peuple qui croit au retour mythique à la terre d'origine, et qui réclame un État bien à lui.

Un seul agacement à la lecture de cet ouvrage par ailleurs fouillé, dense, riche en informations : une utilisation particulière des sources externes, qui sont citées comme il se doit, entre guillemets, mais sans en identifier les auteurs.

Yvan Cliche

Alain Jacques et
Claude Landry
RÉFLEXIONS ÉTHIQUES
CONTEMPORAINES
OU DE L'ISOLEMENT
DE L'INDIVIDU DANS LA
MULTITUDE DES CHOSES
 Point de fuite, Montréal,
 2004, 228 p. ; 19,95 \$

Il s'agit ici d'un manuel destiné aux étudiants de philosophie au cégep. Les auteurs abordent en onze chapitres onze grands sujets de réflexion contemporains, comme l'individualisme, le néolibéralisme, la société de consommation, le multiculturalisme ou l'éthique des affaires.

Le choix des enjeux est des plus pertinents et intéressants, et la conception du



manuel, tout à fait adéquate. Les sujets sont bien délimités, et dans chaque chapitre, on trouve une analyse concise, plutôt objective et bien structurée des concepts étudiés, alimentée par les points de vue des grands penseurs anciens et contemporains (depuis Aristote jusqu'au ministre de la Justice du Canada dans le cas, notamment, du chapitre sur l'expérimentation animale). Chaque chapitre se conclut par un « débat par les textes », section présentant des extraits plus ou moins longs d'ouvrages de toutes les époques traitant de la question à l'étude.

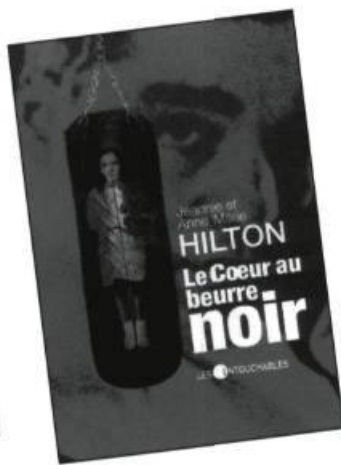
Il est évident que les auteurs ont conçu cet ouvrage spécialement pour l'enseignement, en ce sens que, malgré l'apparente richesse du traitement, il m'a semblé tenir entre les mains le squelette des sujets traités, point de départ d'un ensemble de questions qui ne trouveront leur aboutissement ou leur utilité concrète que dans une interaction entre professeur et condisciples. En effet, les faits et les chiffres sont plutôt rares, l'intérêt particulier des extraits choisis, souvent difficile à saisir hors contexte et les démonstrations, plutôt courtes et rarement convaincantes en soi, bien qu'on ne puisse généralement pas mettre en doute leur bien-fondé.

Cette démarche est certes conforme à l'esprit de la réflexion éthique, qui consiste à amener l'interlocuteur à trouver les réponses au lieu de les lui fournir, mais le simple citoyen qui, sorti du champ scolaire, cherche des électrochocs intellectuels et de l'information à se mettre sous la dent fera peut-être mieux de se diriger vers des ouvrages plus charnus.

François Lavallée

Collectif
LA RÉINGÉNIERIE
DE L'ÉTAT
VERS UN
APPAUVRISSMENT
DE LA GOUVERNANCE
QUÉBÉCOISE
 Presses de l'Université
 Laval, Québec, 2004,
 181 p. ; 20 \$

Autant le titre se veut neutre et factuel, autant le sous-titre annonce clairement les couleurs de l'ouvrage : *Vers un appauvrissement de la gouvernance québécoise*. Parler d'appauvrissement sonnera même comme un euphémisme, tant les auteurs interprètent l'engouement du gouvernement québécois pour la réingénierie comme une preuve criante d'inculture, d'hypocrisie, d'imprudent agenouillement devant le néolibéralisme. La critique n'a rien d'excessif, car la démonstration emporte l'adhésion.



Les coups les plus durs sont portés dès la première partie. Non seulement le style y est plus fluide, mais les repères historiques permettent une comparaison plus cruelle entre la gouvernance dont le Québec s'est doté depuis la Révolution tranquille et la liquidation méprisante qu'en fait l'actuel gouvernement. En donnant un contenu net à l'expression galvaudée de *Québec inc.*, les auteurs se donnent le recul nécessaire pour réduire le gouvernement Charest au rang de l'apprenti-sorcier aussi tonitruant qu'incompétent.

La suite, bien que toujours probante, appelle certaines réserves. Même si le préfacier James Iain Gow a raison de ne pas voir dans ce livre un procès d'inspiration partisane, on y attache quand même trop peu d'importance aux dérapages de la gouvernance québécoise qui ont préludé à la réingénierie. Pas plus que la Révolution tranquille n'a débuté le 22 juin 1960, le fossé entre la société québécoise et sa gestion publique ne s'est ouvert magiquement en avril 2004. Si l'obsession gestionnaire n'avait pas déjà contaminé la classe politique québécoise, la réingénierie aurait été plus rapidement perçue comme une trahison. Certes, la réingénierie a largement ouvert ses ailes à l'arrivée du tandem

Charest-Jérôme-Forget, mais les gouvernements précédents s'étaient déjà passablement éloignés de la société civile et s'étaient ainsi privés d'une part de leur légitimité. Déjà, le projet politique avait reculé au profit d'évaluations quantitatives tristement unidimensionnelles. Déjà, ce que les auteurs dénomment (chapitre 3) « les relations de pouvoir entre politiciens et hauts fonctionnaires » avaient réduit l'indépendance du pouvoir politique. La réingénierie, prétentieuse et myope, méritait la dénonciation ; ceux qui, inconsciemment on l'espère, l'ont rendue possible n'ont cependant pas tous été identifiés. N'empêche, le diagnostic est net et de grande utilité.

Laurent Laplante

**Anne Marie
et Jeannie Hilton
LE CŒUR
AU BEURRE NOIR
Les Intouchables,
Montréal, 2004,
152 p. ; 19,95 \$**

Voilà le roman familial d'une lignée pathologique structurée autour de la perversion narcissique, courageusement – un témoignage a toujours des vertus cathartiques – dénoncée par deux femmes. Car c'est beaucoup plus que les actes de leur père, Dave Hilton Junior, ex-champion du monde des super-moyens

du World Boxing Concil, que les sœurs Hilton mettent en lumière : c'est un dispositif installé sur des générations dans lequel des collusions autorisent le viol. Ici, le tabou de l'inceste est transgressé, la loi bafouée parce que les pères, de génération en génération, ne savent l'exercer autrement que par la haine, que par la destruction de l'autre. Tous les garçons sont ainsi, pour reprendre le mot de Jeannie Hilton, sous le coup d'une « condamnation sans appel » : être boxeur ou rien. Dave Junior rêvait de hockey... Il dut choisir : être renié, mourir ou monter sur le ring. Le machisme à tout prix : quand un fils n'est pas à la hauteur, rien de tel pour l'humilier que de l'habiller en fille et de le traiter de tapette.

C'est donc la rencontre de deux mythologies familiales organisées autour de la violence, de l'abus et de l'alcool que racontent en faisant alterner leurs voix Jeannie et Anne Marie Hilton, la princesse et le garçon manqué. Chez les Hilton, d'origine écossaise, aucune limite : tout est à tout le monde, tout est confus, au point qu'à 11 ans, une jeune fille embrasse son oncle sur la bouche. Chez les Gatti, d'origine italienne, la boxe, arrosée d'alcool et accompagnée de violence conjugale, domine également le tableau (les amateurs se souviennent des exploits de Joe et Arturo). Si l'angoisse n'épargne pas la branche maternelle, une certaine moralité assoit malgré tout la possibilité de l'affection.

Bref, qu'arrive-t-il à des filles qui voient leur père recevoir des fellations par ses maîtresses pendant que leur mère, dépendante affective, travaille nuit et jour pour

faire vivre ses quatre enfants ? À une jeune adolescente quand son père lui rase le pubis parce qu'un jeune garçon veut vivre avec elle ses premières amours ? À des jeunes filles qui se font pénétrer par leur père ? Elles peuvent survivre, si quelque chose en elle est plus fort que l'horreur et qu'elles décident d'entreprendre le combat pour conquérir leur nom, leur corps, leur pensée et leurs affects. Jeannie et Anne Marie Hilton ont rompu le silence mortifère. *Parler ses traumas* permet de vivre. C'est ce qu'elles font.

Michel Peterson

**Pierre Hébert
avec la collaboration
d'Élise Salaün
CENSURE
ET LITTÉRATURE
AU QUÉBEC
DES VIEUX COUVENTS
AU PLAISIR DE VIVRE,
1920-1959
Fides, Montréal, 2004,
255 p. ; 19,95 \$**

Le livre que nous propose aujourd'hui Pierre Hébert, en collaboration avec Élise Salaün / poursuit l'œuvre publiée en 1997 sous le même intitulé. Ce second tome décrit cette fois un « paysage censorial [qui] se transforme radicalement » en passant, en 40 ans seulement, « des fastes du pouvoir clérical à sa disparition ».

Dans les années 1920, en effet, le régionalisme littéraire (associé ici aux appellations de nationalisation et de terroirisme « comme si elles étaient synonymes ») n'a sans doute « pas interdit, mais il a obligé à dire ». Dès la décennie suivante apparaissent les prémisses de la Révolution tranquille malgré une persistance censoriale qui s'appuie sur le dogme. La fin de la Seconde Guerre mondiale marquera le chant du



cygne de la censure cléricale et l'établissement du contrôle étatique, le clergé étant contraint de passer la main au pouvoir juridique.

Précédée d'exposés de « leçons, notions [et] transformations » touchant la compréhension de la censure, les différentes sortes de censure (constitutive et inscriptive) et les positions théoriques qui les soutiennent, « l'approche interprétative » de Pierre Hébert s'appuie sur des cas de figure fort représentatifs où circulent d'importants acteurs : Louis-Adolphe Pâquet, Louis Dantin, Camille Roy, Lionel Groulx, Jean-Charles Harvey, Alfred DesRochers, Paul Gay, les éditeurs Albert Lévesque et Albert Pelletier... Y sont aussi évoqués avec pertinence des revues et journaux significatifs (*Le Nigog*, *Lectures*, *Le Devoir*, *L'Ordre*, *Les Idées...*), des publications particulières (*Mes fiches*, *Refus global...*), des genres littéraires méprisés (le roman populaire, les « pocket-books »...), des faits révélateurs (l'« affaire Balzac »), des lois (de 1949 contre les « comic-books » et de 1959 sur l'obscénité), des procès (contre *L'amant de Lady Chatterley* et *Histoire d'O*)... D'intéressantes réflexions terminales sur l'histoire de la censure et l'histoire des idées viennent clore cet essai ouvert et documenté.

S'il est privé cette fois-ci d'annexes relatives aux documents épiscopaux et juridiques convoqués, et notamment à la fameuse « Anastasie » qui sert de porte-étendard symbolique à l'auteur, le lecteur appréciera en revanche une percée récurrente sur le mode humoristique où la « vertu prophylactique » de « La Semaine religieuse de

Québec » côtoie les « Champollions » des « hiéroglyphes de la contrainte » des années 1930.

Jean-Guy Hudon

Michel Morin
L'IDENTITÉ FUYANTE
Les Herbes rouges,
Montréal, 2004,
175 p. ; 16,95 \$

Nous sommes en plein dans la mondialisation, dans l'ouverture des frontières qu'entraîne la rapidité toujours croissante des transports et des communications dans le monde d'aujourd'hui. Cela a des effets marquants, particulièrement, sur les plans culturel et artistique. On voit des Blancs chanter des « negro spirituals » et des Asiatiques maîtriser les harmonies de la grande musique occidentale. Qu'advient-il alors de l'identité tant recherchée, au cours du siècle écoulé, dans tout le monde « nouveau » et donc bien entendu au Québec ou, disons, au Canada français ?

Dans son dernier ouvrage, le cinquième, Michel Morin poursuit inlassablement une démarche entreprise par Hubert Aquin et qui a déclenché, dans le Québec des années 1960, tout un questionnement, tout un ensemble de réflexions philosophiques. L'ouvrage de Michel Morin est en effet fortement marqué par Aquin qui est cité à plusieurs reprises, démontrant ainsi que la pensée de cette gigantesque figure de la littérature québécoise est encore d'une actualité brûlante. L'influence d'Aquin se fait aussi sentir dans les fragments de longueurs variables que l'auteur utilise pour réorienter la réflexion sur des facteurs identitaires, tels que l'espace,



l'histoire, la langue, les cultures, les institutions et la nation – si nation il devrait y avoir. Dans le Québec d'aujourd'hui, dans ce Québec « moderne », l'identité semble d'autant plus fuyante que ce passage à la modernité fut « si soudain et si radical que l'on se retrouva dans une réalité toute autre... sans que le temps ou, si l'on préfère, l'espace intérieur ait été ménagé à la conscience pour qu'elle puisse y trouver ou retrouver son chemin ».

Freud a dit que l'identité était ambivalente, au départ. Ceci semble correct dans la mesure où nous ne sommes pas un tout, identique pour tout le monde. La réflexion sur ce que serait éventuellement l'identité ne devrait-elle pas passer, dans ce cas, du collectif (national ou régional) à l'individuel ? Michel Morin n'apporte pas de réponse. Il stimule notre

réflexion et rend ainsi le débat plus passionnant.

Gérald Alexis

Bartolomé Bennassar
LA GUERRE D'ESPAGNE
ET SES LENDEMAINS
Perrin, Paris, 2004,
548 p. ; 47,95 \$

La guerre d'Espagne (1936-1939) fut une expérience tragique et meurtrière. C'était une guerre civile, emmêlant les idéaux de liberté et de révolution dans le camp républicain, défendant le passéisme, l'ordre religieux et les caciques dans le camp de la rébellion militaire sous la gouverne de Franco. Une guerre inséparable de questions sociales (pouvoir ouvrier, nationalismes, réforme agraire, oppression religieuse) dans sa lutte contre le fascisme. Mais ce fut aussi une amère défaite devant l'intervention déterminante de contingents allemand, italien et portugais, combinée aux divisions politiques et à des luttes intestines acerbées, chez les républicains. Bilan : environ un demi-million d'exilés en sol français, autant de victimes de la lutte armée, et l'Espagne sous une chape de plomb pendant plus de 35 ans.

Après avoir retracé le déroulement de la guerre, Bartolomé Bennassar cerne les spécificités de ce « laboratoire du siècle » sur divers plans et nous présente, à partir d'une solide documentation, l'épisode difficile de l'exode des réfugiés vers la France. C'est en voulant se situer en marge des histoires « passionnées », qui masquent plus qu'elles ne dévoilent la réalité, que l'auteur développe sa perspective. Il entend ainsi participer à l'étalement au grand jour de l'affreuse vérité sur les abus et les dérives des deux camps, qu'il renvoie dos à dos. Pour

ne prendre qu'un exemple, il met en évidence le caractère massif, des deux côtés, de la répression et des exécutions politiques sommaires : plus de 120 000 victimes.

Mais la compréhension se résume-t-elle à établir un équilibre des faits reliés à la violence politique ? Malgré cet habile jeu de balance, l'auteur n'évite pas le mauvais subjectivisme. Distribuants les « erreurs » politiques chez les divers acteurs de ce drame, il insiste sur les forces et faiblesses de leurs traits de personnalité pour aborder l'issue, parfois surprenante à ses yeux, de diverses questions. La démarche ne se réduit sans doute pas à cette inflexion mais elle s'en trouve appauvrie. Elle néglige la mise en contexte et l'influence des cadres sociaux qui auraient permis de dévoiler la dimension sociale de ce conflit, la nature et les fondements des profondes contradictions qui se développaient au sein du camp républicain et l'enjeu politique central que représentait la définition du régime à défendre dans la guerre.

Daniel Dompierre

**Catherine Vidal
et Dorothée
Benoit-Browaey
CERVEAU,
SEXE & POUVOIR
Belin, Paris, 2005,
94 p. ; 29,95 \$**

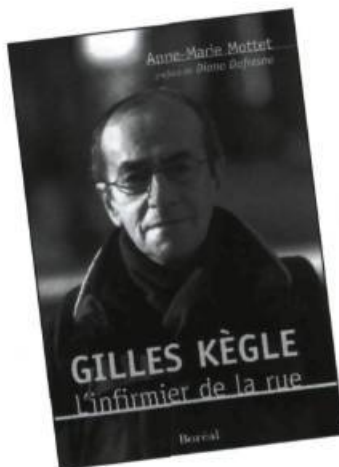
Actuellement, des scientifiques canadiens mesurent le volume du crâne selon la race et le sexe. Ces universitaires concluent que les hommes auraient une plus grosse capacité crânienne que les femmes et que « le volume du crâne des Blancs est supérieur à celui des Noirs ». Les résultats de ces recherches « prouvant » la persistance d'inégalités sont publiés dans des revues internatio-

nales, répandant leurs conclusions déterministes aux quatre vents. Catherine Vidal et Dorothée Benoit-Browaey sonnent l'alarme : la science n'est pas à l'abri de dérives et de détournements ; attention aux arguments en apparence rationnels !

Les neurosciences remportent le haut du pavé médiatique et raflent une bonne partie des financements actuellement disponibles. Tant mieux, car il est un fait que le cerveau a été peu décrypté. Mais les conclusions auxquelles parviennent certaines de ces études sont tout simplement fausses. Les auteures appellent à une extrême vigilance devant la pléthore de recherches soi-disant scientifiques sur le cerveau. Il faut en scruter les protocoles et dénoncer ceux qui ne répondent pas aux critères déontologiques minimaux.

Les deux auteures prouvent qu'il y a abus lorsque l'on recourt à la biologie pour expliquer les différences entre les humains et entre les hommes et les femmes. Il n'y a qu'un pas trop souvent franchi entre chercher la différence matérielle entre homme et femme dans le cerveau, entre traquer des indices hormonaux qui les caractériseraient et tenter de déterminer les différents groupes humains selon de grandes classes. Le grand mérite de ce livre écrit conjointement par une neurobiologiste et une journaliste scientifique, c'est de démontrer que c'est l'expérience individuelle qui oriente les stratégies cognitives. Les hommes et les femmes ont certes des fonctionnements cérébraux différents mais cela ne signifie pas que ces différences sont logées dans le cerveau.

Il y a juste un point que personne ne semble voir :



l'être humain est génétiquement programmé.... pour apprendre, donc pour grandir dans son interaction avec l'autre. C'est le miracle de la plasticité du cerveau humain.

Sandra Friedrich

**Anne-Marie Mottet
GILLES KÈGLE
L'INFIRMIER DE LA RUE
Boréal, Montréal, 2005,
162 p. ; 19,95 \$**

Célèbre presque malgré lui ou du moins sans l'avoir voulu, Gilles Kègle fait bon usage de l'engouement qu'il suscite dans le public et particulièrement dans les médias. Sans fracas ni vanité, il stimule les générosités et incite chacune et chacun à offrir son bénévolat. C'est tout un milieu qui s'en trouve animé.

La biographie que trace de lui Anne-Marie Mottet ne fait pourtant pas dans le

dithyrambe ou la littérature rose. Gilles Kègle a le sentiment qu'il n'a pas eu d'enfance et n'a jamais reçu d'affection. Victime d'agression sexuelle, il réagira en se chargeant d'une culpabilité injustifiée. Il se réfugie dans la solitude et se construit une foi exigeante et torturée. La trajectoire scolaire n'apportera pas non plus de grandes satisfactions, car l'enfant prend du retard sur ses contemporains et ne retombera sur ses pieds qu'au moment où il s'intégrera à un cours commercial. Cela ne dure pourtant pas. Quand il apprend le métier d'infirmier et ses secrets, on pourrait espérer l'apaisement, tant l'envahit la conviction d'être enfin utile et heureux, heureux parce qu'utile. L'orientation est la bonne, mais la sérénité n'est pas encore au rendez-vous. L'alcool fait ses ravages, les propensions suicidaires se font pressantes... L'auteure ne cache rien et puise abondamment dans les confidences de Kègle lui-même.

Épisodes douloureux, mais qui, à jamais, rendront « l'infirmier de la rue » capable d'écoute et de compassion. Il saura la fragilité de la condition humaine, mais aussi ses réserves d'énergie et d'espoir. Surtout il saura à quel point il est injuste de juger et de condamner. La meilleure preuve que sa contribution va dans la bonne voie, c'est que Gilles Kègle subira toutes les tracasseries imaginables de la part d'un système englué dans son formalisme et l'intransigeance de ses normes. Par exemple, il se dévoue tellement qu'on refusera de le considérer comme étant à la recherche d'un emploi ! Portrait nuancé d'un être qui a trouvé son salut dans le service des autres.

Laurent Laplante

Jonathan Randal
OUSSAMA

LA FABRICATION
D'UN TERRORISTE

Trad. de l'américain

par Marina Boraso, Laurent
Bury et Pierre Girard
Albin Michel, Paris, 2004,
411 p. ; 34,95 \$

Il fallait un grand reporter comme Jonathan Randal, qui a travaillé dans le monde arabe comme correspondant du *Washington Post* pendant presque toute sa carrière, pour produire un document aussi fouillé et exhaustif sur le personnage probablement le plus connu (et le plus recherché) du monde, Oussama Ben Laden.

L'auteur débute son livre en faisant part de sa déception de n'avoir pu rencontrer le Saoudien dans le cadre de son investigation, mais compense largement cette lacune par ses nombreux contacts, qui lui permettent de retracer, de manière chronologique, le cheminement de ce terroriste planétaire.

Certaines idées admises sont ainsi nuancées. Par exemple, fautive est la perception d'un tournant radical dans la vie d'un jeune Ben Laden s'amusant dans les boîtes suisses avant de verser dans le radicalisme religieux. Oussama a plutôt démontré, dès son jeune âge, à défaut d'une intelligence vive, un penchant marqué pour la religiosité « hard ». Et sa cible première n'est pas tant les États-Unis riches et arrogants, mais son Arabie natale, dont il pourfend les dirigeants au train de vie indécent, alliés aux « croisés ». S'il réussit, en Amérique, avec les

attentats du 11 septembre, son meilleur « coup », c'est qu'il voulait faire sentir aux États-Unis « l'amertume de la défaite et de l'humiliation qu'eux-mêmes avaient si souvent infligés aux musulmans depuis quatre siècles de déclin islamique et d'affirmation occidentale ».

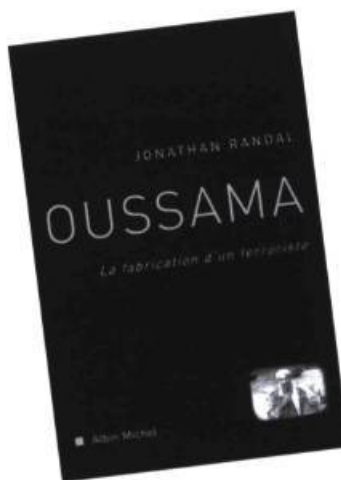
Un des apports les plus intéressants de l'ouvrage, outre de rapporter avec force détails les pérégrinations de Ben Laden, que ce soit au Soudan ou dans les collines sinieuses de l'Afghanistan, est de faire la lumière sur les méandres du financement de ce *djihad* mondial, avec ses ramifications allant des banques de Dubaï aux ONG installées en Arabie ou aux États-Unis. On obtient des dates, des noms, des lieux. Bref, du journalisme d'enquête porté à ses sommets.

Yvan Cliche

Anne-Marie Sicotte
QUARTIERS OUVRIERS
D'AUTREFOIS
1850-1950

Publications du Québec,
Québec, 2004,
199 p. ; 29,95 \$

« Sans cette mémoire... il n'aurait aucune histoire de sa vie » (Diderot). C'est donc heureux que les Publications du Québec aient songé à nous fixer cette mémoire dans une collection dont *Quartiers ouvriers d'autrefois 1850-1950* est le onzième titre. Dans cet ouvrage, Anne-Marie Sicotte, spécialisée en histoire urbaine, « donne la parole » à un ensemble de photographies sélectionnées dans des collections privées



des enfants, car, pour une vie meilleure, ils seront amenés à se plier à des conditions de travail souvent périlleuses. Arriveront alors, pour tenter de remédier à cet état de chose, les syndicats.

Ce parcours d'un siècle est émaillé de portraits, en situation, nous montrant ces courageux personnages qui ont posé pour l'histoire à défaut de pouvoir l'écrire.

Gérald Alexis

Stéphane Bourgoïn
LE LIVRE NOIR
DES SERIAL KILLERS
Grasset, Paris, 2004,
613 p. ; 39,95 \$

Qu'est-ce qui pousse l'être humain à tuer ? La guerre, la fin non consentie d'un amour, la panique, la colère, la vengeance, l'appât du gain, la légitime défense ? Au nom d'une idéologie, on tue sans vergogne. Lorsque la colère explose, impulsivement on commet l'irréparable. Par dépendance à la drogue, on assassine lâchement... Voilà des lieux communs. Tous les jours, ou presque, nous sommes témoins de drames dans lesquels quelqu'un perd la vie : les livres d'horreur, les romans policiers, les journaux, les écrans, petits et grands, nous décrivent et nous montrent souvent en détail les horreurs du crime. Si bien qu'insidieusement on s'habitue à toutes ces images de massacres, de cadavres éventrés, de mares de sang. Qu'on pense à l'Holocauste, au génocide du Rwanda, aux nombreux règlements de compte, aux drames conjugaux dont les images nous émeuvent à peine tant on en voit. Et qu'en est-il des tueurs en série ? qu'est-ce qui les motive à répéter des gestes de destruction tout à fait gratuits ?

Stéphane Bourgoïn, qui travaille à la formation des

mais aussi et surtout dans les fonds des Archives nationales du Canada, ceux de la Ville de Québec, de la Ville de Montréal et ceux de Sociétés d'histoires de la Province du Québec. Ces photos, accompagnées de courts textes informatifs, nous font vivre ce que certains appellent la révolution industrielle en raison des changements profonds opérés, au XIX^e siècle, dans la vie quotidienne de populations qui n'avaient comme seule richesse que leur « force de travail ». D'où l'importance de ces photos.

Réparties en huit sections, ces photographies nous permettent d'assister au triomphe de la machine qui est venue imposer des architectures modifiant le paysage urbain et qui, attirant une main-d'œuvre massive, a entraîné la création de nouvelles municipalités, de quartiers nouveaux qui deviendront vite des cellules identitaires. Nous voyons arriver les moteurs à vapeur qui font marcher les turbines, les bateaux de cabotage le long des fleuves et rivières, et les locomotives capables de tirer des wagons de grande dimension. Nous assistons à l'abandon de la charrette pour le camion, à la production nouvelle d'énergie électrique, qui ne fera pas disparaître la sueur au front des hommes, des femmes et

enquêteurs au Centre national de formation de police judiciaire de l'École de la gendarmerie nationale à Fontainebleau, nous présente dans son livre quelques-uns des « monstres » qui ont défrayé la chronique au XX^e siècle à travers des extraits d'entrevues qu'il a réalisées avec certains d'entre eux. Doit-on être quelque peu voyeur pour apprécier *Le livre noir des Serial Killers* ? Faut-il avoir des goûts morbides ou être avide de sensations fortes ? En fait, il suffit d'être curieux et de s'être déjà posé la question suivante : comment des êtres humains se transforment-ils en machines à tuer ? Car le tueur en série se caractérise par son indifférence devant la douleur qu'il inflige, par son absence totale de remords et par son habileté à déjouer les forces policières.

Le livre noir des Serial Killers ouvre une brèche dans le mur de l'inconcevable en présentant la biographie de sept tueurs en série et en donnant la parole à des êtres qui ont franchi l'extrême limite de l'humanité.

Ames sensibles s'abstenir.
Sylvie Trottier

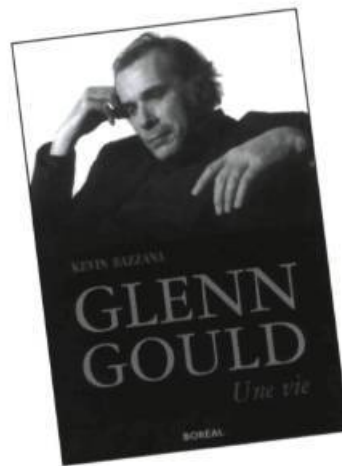
Kevin Bazzana
GLENN GOULD
UNE VIE
Trad. de l'anglais
par Rachel Martinez
Boréal, Montréal, 2004,
590 p. ; 34,95 \$

Le personnage concerné suscite toutes les curiosités, le biographe parvient à toutes les satisfaire. D'où une indiscutable réussite. Non que Glenn Gould sorte indemne et unanimement adulé de cette minutieuse et chaleureuse enquête, mais parce que tous les points de vue ont pu s'exprimer et que toutes les rumeurs ont été

traquées. Chacun pourra juger après lecture si Gould eut raison d'interrompre dès ses 31 ans sa carrière de concertiste, s'il faut lui pardonner ses excentricités au nom de son génie ou lui en garder rancune pour cause de cabotinage, s'il a traité avec une désinvolture excessive les volontés des compositeurs ou les préférences des chefs d'orchestre, s'il fut toujours aussi fragile et malade qu'il le prétendait. Tous les avis trouvent ici à s'étoffer.

Parvenir à une biographie aussi complète et parfaitement équilibrée relève du tour de force. Gould, en effet, ne se gaspilla jamais en nuances. Très jeune, il pratiquait déjà le verdict meurtrier, départageait le monde musical selon ses préférences, persistait à fredonner tout en jouant et substituait au classique banc de piano une improbable chaise de sa création. Dans ses relations avec des entreprises comme Columbia ou Steinway ou avec des sommités comme Karajan ou Bernstein, il fut tour à tour ou en même temps indocile et créatif, charmeur et hypochondriaque, généreux et imprévisible. Puritain par éducation et tempérament, il vécut pour la musique, au point de ne tenir aucun compte de l'argent dans ses choix professionnels.

Kevin Bazzana pose toutes les questions, qu'il s'agisse des revenus de Gould, de sa succession, de son orientation sexuelle, de ses sempiternelles inquiétudes en matière de santé. Il sait pourtant, comme dirait Montaigne, « raison garder ». Jamais il ne confond voyeurisme et légitime curiosité. Au chapitre de l'interprétation musicale, aspect évidemment dominant d'une telle biographie, chaque lecteur trouvera son



miel. L'auteur donne, en effet, la parole aussi bien à ceux qui, contre Glenn Gould, défendent les traditions qu'à ceux qui vantent ses audaces. Rares, cependant, sont les critiques qui contestent son génie.

Laurent Laplante

André Lamontagne
LE ROMAN QUÉBÉCOIS
CONTEMPORAIN
LES VOIX SOUS LES MOTS
Fides, Montréal, 2004,
283 p. ; 25,95 \$

Le dernier essai d'André Lamontagne suggère une étude interprétative des intertextualités de quelques-unes de nos œuvres romanesques contemporaines : l'auteur se donne pour objectif de « décrire la façon dont le roman québécois, à une période cruciale de son histoire, convoque consciemment des textes littéraires, et [...] de comprendre, selon la définition proposée par Laurent Jenny, le sens du 'travail de transformation et d'assimilation [d'un ou] de plusieurs textes opéré par un texte centreur' ». Un corpus de sept romans publiés sur près d'un quart de siècle lui sert de champ d'étude : de *L'amélancheur* (1970) de Jacques Ferron à *La tournée d'automne* (1993) de Jacques Poulin, en passant par *Don Quichotte de la Démanche*

(1974) de Victor-Lévy Beaulieu, *Maryse* (1983) de Francine Noël et *La rage* (1989) de Louis Hamelin ; la littérature migrante y est également présente avec *La Québécoise* (1983) de Régine Robin et *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* (1985) de Dany Laferrière.

À la recherche des « mots des autres » (c'est-à-dire « les voix sous les mots » du sous-titre), l'essayiste examine les diversifications d'une intertextualité qui fut surtout française dans le passé et qui a par la suite puisé à d'autres sources : étatsuniennes et latino-américaines en particulier, ou encore mythologiques, religieuses... Il s'attache aussi aux rapports intertextuels entretenus par les romanciers québécois avec leur propre littérature, aux pratiques intertextuelles qu'ils ont privilégiées et aux fonctions et à la signification de ces dernières à une époque d'« adhésion du roman québécois à la poétique postmoderne ». Le tout vise à montrer comment cette intertextualité « traduit [l']évolution » du roman d'ici et « porte les signes de sa différence ».

Les sept chapitres de cette étude, dont trois avaient connu une publication antérieure, explorent avec une grande compétence et un vif souci du détail une avenue depuis longtemps reconnue comme l'une des données fondamentales du roman québécois. André Lamontagne reconnaît que son étude « demeure ciblée » et qu'« une analyse plus vaste ouvrirait son corpus à des œuvres marquantes qui s'écrivent à l'écart de la poétique intertextuelle » : des pistes, des auteurs et des titres sont pour cela suggérés en conclusion.

Jean-Guy Hudon